



Emmanuel Mounier, Henri Marrou, Jean Lacroix
Congrès *Esprit* (1936)

LIMINAIRE

Chers lecteurs, nous espérons que vous retrouverez dans ce cahier de quoi satisfaire votre curiosité. Il passe en revue plusieurs des centres d'intérêts multiples d'Henri Marrou (Davenson) : celui du jeune chercheur, élève de l'École Française de Rome, qui prépare sa thèse et entame, simultanément, avec la même ardeur, un riche et libre dialogue avec une sommité du monde musical de l'époque ; celui du professeur d'exception, dont les débuts à la Sorbonne sont décrits par un jeune étudiant d'histoire, bientôt devenu prêtre, puis évêque, toujours proche du monde scolaire et universitaire, et appelé, à ce titre, à d'autres types de rencontres avec son professeur ; celui du témoin, vif, lucide et judicieux, de la société italienne, modernisée et transformée, mais aussi meurtrie et dépossédée de sa véritable identité, par un régime de plus en plus totalitaire ; celui, enfin, du théoricien de la discipline historique, dont l'apport fécond a suscité un renouvellement qui s'étend aux sciences auxiliaires et leur communique un incroyable regain de vitalité et d'intérêt.

Ce cahier touche un autre aspect majeur, en éclairant les heureux prolongements actuels des initiatives de Marrou dans le domaine de l'histoire de l'éducation, comme dans celui des recherches autour des troubadours et de l'amour courtois, illustré, entre autres, par les publications du *Carrefour Ventadour*.

Notre colloque de mars 2010 : « Henri-Irénée Marrou par lui-même : l'apport des *Carnets posthumes* » dont je vous avais annoncé la publication dans le présent

cahier IV, ne pouvait tenir dans cet espace réduit, et fera l'objet d'une prochaine publication dans un cahier supplémentaire spécial. La coopération qu'il a permise avec le Centre d'études du Saulchoir, grâce à la bienveillance amicale du Père Patrick Jacquemont et du Professeur Pierre Riché, doit être poursuivie et prolongée, à la demande du nouveau directeur du Centre, le Père Ceslas Bourdin, que nous remercions. Ainsi s'ouvre, en effet, pour notre société, l'heureuse perspective d'autres journées d'études dans ce cadre privilégié.

Il faut que je le souligne : notre société est vivante, elle s'enrichit de nouveaux adhérents et notamment d'adhérents jeunes, – preuve de sa vitalité et garantie d'un bel avenir. Nous comptons sur eux, et les remercions de leurs apports déjà prometteurs.

La revue ne peut vivre sans l'aide et le soutien de ses lecteurs. Merci de nous faire part de vos conseils, de vos suggestions, de vos critiques et de vos mécontentements. « Une revue n'est vivante que si elle mécontente chaque fois un cinquième de ses abonnés ». La leçon de Péguy vaut toujours.

Jacques Prévotat

P.S. Nous apprenons avec une grande peine la mort de Madame Marie-Isabelle Soutou, soutien et amie de la première heure de notre association, et très proche, avec son mari, Jean-Marie Soutou, d'Henri et de Jeanne Marrou. Dans notre précédent numéro, Georges-Henri Soutou avait évoqué cette amitié avec la grande compétence qui est la sienne. Madame Soutou aura eu la joie de voir la publication par son fils des Mémoires de son mari : Jean-

Marie Soutou, Un diplomate engagé. Mémoires, 1939-1979, de Fallois, 560 p. *Nous assurons sa famille de notre sympathie émue et de nos prières. Nous reviendrons sur ces deux figures, associées de si près, à la vie de la famille Marrou.*

TEXTE D'HENRI IRÉNÉE MARROU (DAVENSON)

RETOUR D'ITALIE

C'est à son retour d'Italie, à l'automne 1937, que Marrou prépare la publication de cet article. Il choisit une revue, fondée un peu plus d'un an auparavant, en mars 1937, Nouveaux Cahiers, qui s'inscrit dans la mouvance des courants de pensée des années 1930 et a été fondée par des techniciens de l'économie, Jacques Barnaud et Auguste Detoef. Dans son premier numéro, la revue publie un manifeste, « Pour la liberté de pensée », qui peut avoir retenu l'attention de l'auteur :

Nous parlerons donc ici librement.

Non pour nous mettre en vedette ou pour créer un nouveau parti. Mais pour offrir à la pensée libre une tribune où elle puisse s'exprimer sans réserve, un point de ralliement où elle trouve accueil et soutien, un centre de diffusion au milieu des opinions de parti pris, des préjugés de bonne ou de mauvaise foi, des pensées fossiles, des jugements de troupeau qui sont la matière quotidienne d'une vaste incompréhension réciproque, génératrice de haine, de violence et en fin de compte de régression.

Cette volonté de renouveau et d'indépendance de jugement explique le choix de Marrou qui avait connu l'expérience de l'étouffement de la pensée libre dans l'Italie fasciste. Les auditeurs de ses cours n'ont pas oublié le prix qu'il attachait à la liberté de pensée. Lorsque qu'il revient en France, il trouve un pays déchiré par la crise économique et politique des années trente, paralysé par un climat de guerre civile idéologique depuis le 6 février 1934, et la

victoire de la majorité de Front populaire de juin 1936. De plus, la tension internationale devient chaque jour plus dramatique : guerre d'Éthiopie (2 octobre 1935 - 9 mai 1936), remilitarisation de la Rhénanie par Hitler en mars 1936, guerre civile espagnole (juillet 1936 - mars 1939). Déjà se préparent l'affrontement sans merci entre régimes démocratiques et régimes totalitaires et la future guerre européenne : rapprochement de plus en plus étroit entre Mussolini et Hitler, scellé par l'axe Rome-Berlin (novembre 1936) et par l'adhésion de l'Italie au pacte anti-Komintern (6 novembre 1937), avec sa conséquence inévitable : l'Anschluss (11 mars 1938).

Paul Vignaux a précédé son ami dans Nouveaux Cahiers en y publiant deux articles consacrés à la guerre d'Espagne et, plus précisément, à la position du gouvernement basque (Guernica est bombardé en mars 1937) : un gouvernement composé de patriotes catholiques alliés du gouvernement républicain qui est considéré comme défenseur des libertés du peuple basque.¹

L'article d'Henri Davenson paraît dans le numéro 25 du 15 mai 1938. Il doit être replacé dans un ensemble de contributions de l'auteur relatives à l'Italie fasciste. La première avait été donnée à la revue Politique² et la seconde, capitale, à la revue Esprit³. On y observait déjà l'acuité du regard, la saveur du détail concret et vécu, puisé à la source, le sens aigu de la large perspective historique et de la culture sans frontières, la référence au régime politique des cités antiques, l'évocation du « régime totalitaire », et de l'omni-présence

¹ « Les « rouges » de Bilbao », 5 (15 mai 1937), et « Aspects religieux de la guerre d'Espagne », 11 (1 octobre 1937).

² Sous le pseudonyme de François Queylard : « Impressions d'Italie », *Politique* (octobre 1933), p. 794-805.

³ « Le fascisme italien et la femme », *Esprit* (juin 1936), p. 425-431, repris dans H.-I. Marron, *Crise de notre temps et réflexion chrétienne (de 1930 à 1975)* (Paris : Beauchesne, 1978), p. 117-123.

du Duce, chef païen, dont l'utilisation politique du catholicisme dévoile le mystère chrétien.

L'article paru dans Nouveaux Cahiers semble s'adresser à un public plus large. Il se fonde, comme les précédents, sur l'expérience directe de l'historien et du témoin. Il constitue une remarquable analyse sociologique, économique, culturelle, et politique de la société italienne sous le régime fasciste. On en retiendra aussi l'analyse de la politique étrangère du régime.

Cet article est suivi, au cours de cette « année XVI de l'ère fasciste », par deux autres : l'un, consacré à l'adoption de lois racistes¹ et l'autre, qui traite de l'ensemble de la politique pédagogique du régime, aussi positif sur les premières initiatives du ministre Gentile et de son collaborateur éclairé, Lombardo-Radice, que négatif sur les mesures qui ont suivi, après la disgrâce de ces derniers². La culture populaire régionale, si riche et si diverse, a été progressivement étouffée par une centralisation excessive.

Originale, rigoureusement informée, ennemie de l'abstraction³, toujours soucieuse du détail concret et vivant, la contribution de Marrou projette une vive lumière sur la réalité du régime fasciste ; elle fait honneur à l'historiographie française.

J. P.

¹ « Le racisme en Italie fasciste », *Esprit*, 72 (septembre 1938), p. 785-788 repris dans H.-I. Marrou, *Crise de notre temps*, p. 123-126.

² « L'éducation dans l'Italie fasciste », dans *Le mouvement pédagogique à l'étranger*, III. *Allemagne et Italie*, par J. Sauvagnargues et H. Marrou (Paris : Hermann et Cie, 1938), p. 35-62.

³ Qu'on la compare à la contribution, par ailleurs fort solide et riche d'enseignement, d'un élève de l'Université dominicaine de Rome, l'*Angelicum*, en juillet 1936, l'abbé Edmond Chavaz : « La tragédie du fascisme », *Nova et Vetera* (octobre-décembre 1996), p. 67-80 ; (janvier-mars 1997), p. 49-74.

Ab! serva Italia, di dolore ostello...

DANTE (*Purgatoire*, VI, 76)

Je viens de passer sept ans en Italie (décembre 1930 – novembre 1937). Le témoignage que j’apporte est celui de l’homme de la rue, non d’un expert. Je ne dispose d’aucune documentation spéciale, mais seulement d’expériences quotidiennes. Il me faut dire d’abord combien un Français peut se sentir aujourd’hui *étranger* dans l’Italie fasciste, aussi étranger qu’un consul européen des Échelles du Levant pouvait l’être dans la Turquie du XVIII^e siècle. D’année en année, à mesure que s’accroissait le caractère totalitaire du Régime, je me suis senti plus seul en Italie, rejeté hors d’une communion ; j’assistais au comportement de ce grand peuple tour à tour étonné, agacé, scandalisé, angoissé, sans jamais pouvoir accorder mes sentiments aux siens, sans pouvoir sympathiser avec lui.

Prenons-en notre parti : autrefois il y avait une Europe ; à partir d’octobre 1917 il y en a eu deux, et trois, à partir d’octobre 1922. Le fascisme ne crée pas un état assimilable au nôtre, et qui ne s’en distinguerait que par les méthodes différentes qu’il emploie. C’est un tout autre monde ; tout y est changé, à commencer par les catégories fondamentales, l’idéal même de la civilisation. Nos démocraties sont des coopératives de bonheur, chacun de nous en tant que citoyen se sent, avec une légitime et confortable fierté, copropriétaire de l’État. Rien de tel là-bas : l’État est le maître, et le Tout. L’individu n’est rien que par l’État, et pour l’État. Cette doctrine officielle s’exprime en Italie à travers une phraséologie hégélienne,

mais son idéal vient de plus loin : de Sparte, de la vieille Rome, c'est celui de la Cité Antique... Comment, là-dedans, ne pas se sentir dépaysé ?

Le fascisme s'est donné pour tâche première de relever et de défendre le prestige, la grandeur de l'Italie dans tous les domaines, et dans ceux-là surtout où cette grandeur et ce prestige se trouvaient davantage contestés. Il a voulu, et il se flatte d'être parvenu à le faire, relever l'Italie de son humiliation séculaire, et spécialement de l'humiliation où l'avait laissée le règlement des comptes de la dernière guerre.

Difficile problème que celui du patriotisme. La passion nationale chez le peuple italien, si vif, si nerveux, si impressionnable, prend souvent des formes qu'il faut bien appeler malades. Sa fierté, légitime et naturelle, s'accompagne d'une sorte de complexe d'infériorité, d'un sentiment douloureux qui ramène sans cesse et exaspère le souvenir des humiliations subies.

J'ai été étonné, par exemple, du rôle joué dans la guerre d'Éthiopie par le désir obsédant « d'effacer la honte d'Adoua »¹. Jusque dans la manière dont on répétait : « Maintenant il n'y aura plus besoin d'en parler, c'est une affaire enterrée », je sentais la vieille névrose ressurgir.

De même il faut noter le souvenir persistant de certains épisodes pénibles de l'histoire de la dernière

¹ Adoua : ville située au nord de l'Éthiopie, où, le 1^{er} mars 1896, les troupes italiennes subirent une lourde défaite face aux troupes abyssines conduites par le Négus Ménélik II. Cette « débâcle d'Adoua » mit fin aux ambitions coloniales italiennes pour de longues années [*note de la rédaction*].

guerre. Je sais bien qu'à l'étranger et chez nous en particulier, on ne s'est pas fait faute de leur jeter à la face la malheureuse retraite de 1917 ; mais il y a bien longtemps que tout cela serait oublié ; il y a bien longtemps que les voix les plus autorisées (celle du maréchal Pétain, dans son discours de réception à l'Académie Française, par exemple), ont nettement donné acte aux Italiens qu'ils se sont sauvés tout seuls, que les renforts alliés sont arrivés après que par leurs seules forces ils avaient rétabli la situation. Et pourtant, constamment, j'ai trouvé cette question douloureuse ramenée sur le tapis. La publication de chaque volume de l'histoire des opérations rédigé par l'état-major autrichien était l'objet, dans la Presse italienne, de longs comptes rendus : « Vous voyez, nos ennemis reconnaissent que nous leur avons donné bien du fil à retordre, etc. » Ils en sont arrivés à ce summum de commémorer cet automne le 20^e anniversaire de l'arrêt de la retraite après Caporetto¹ ! On reste désarmé devant de telles manifestations d'angoisse : qui songe parmi nous à recenser nos « hontes » passées ? Nous aussi, Français, nous avons eu de honteuses défaites ! Si l'on veut, la guerre de 1870 s'est résumée en ceci : la France n'avait que deux armées, et elles se sont rendues toutes les deux sans combattre, l'une à Sedan, l'autre à Metz ! Mais notre bon peuple n'avait pas été long à mettre ces « désastres » sur le compte du second empire et du régime déchu...

¹ Caporetto (aujourd'hui Kobarid en Slovénie) fut, lors de la Première Guerre mondiale, le théâtre d'une longue bataille (24 octobre – 9 novembre 1917) qui se solda, pour les Italiens, par une sévère défaite face aux armées austro-hongroises. Les Italiens parvinrent à stabiliser le front sur la ligne du Piave [NDLR].

Un amour-propre aussi inquiet va constamment au-devant d'humiliations nouvelles. J'ai bien vu ce qui s'est passé pour la bataille de Guadalajara. L'offensive franquiste s'annonçait victorieuse, la prise de Madrid n'était qu'une question de jours. On voulut qu'il fût certain qu'elle serait due à la valeur des légionnaires italiens. Brusquement la Presse, jusque-là muselée, se met à avouer ouvertement la participation italienne à la croisade espagnole, les « volontaires » arborent leurs insignes de soldats italiens, etc. Là-dessus, Guadalajara. Bien entendu, le prestige italien encaissa le résultat inattendu de l'opération et une fois de plus, la rage au cœur, les Italiens virent les Français-moyens, type *Canard enchaîné*, ressortir leur folklore : *bersaglieri*, mandolines, f...z – les en rouge, f...z-les en vert, etc. Le gouvernement fasciste se sentit tenu d'accentuer son intervention, de bien souligner le rôle de ses troupes dans l'offensive victorieuse en pays basque. La prise de Santander et de Bilbao fut célébrée ouvertement : « Maintenant les morts de Guadalajara sont vengés. »

Comme toute vengeance, ce sont là des bien pauvres victoires : écraser sous une masse de fer quelques milliers de miliciens basques mal armés n'efface pas le fait qu'à Guadalajara¹ le général Miaja a remporté un certain succès, hélas ! sans grande portée. Pas plus que de bombarder à l'hypérite les toukouls des pauvres Abyssins

¹ En Espagne, le 18 mars 1937, après dix jours de bataille près de Guadalajara (ville de la Mancha), les troupes du gouvernement républicain aidées par les brigades internationales repoussèrent les troupes nationalistes soutenues par les carlistes, les Marocains et leurs alliés italiens qui tentaient de s'emparer de Madrid [NDLR].

ne compense le fait qu'en 1896 la politique coloniale italienne a manqué d'énergie et de continuité.

J'ai souvent regretté que Malraux ne connaisse pas l'Italie ; lui qui s'est penché avec tant d'inquiète curiosité sur cette névrose de la honte, aurait trouvé là une belle matière pour ses analyses. L'Italien est trop mobile ; il se laisse aller, s'abandonne, puis ne peut plus se pardonner d'avoir un moment perdu la face à ses propres yeux. Le véritable drame de Caporetto est là : ce n'est pas la défaite, la retraite (qu'était-ce, après tout, du Tagliamento au Piave !), c'est le fait d'avoir un moment désespéré, de s'être cru perdu, que le peuple italien n'arrive pas à oublier.

Je ne parle pas de cela à la légère. Il est grave pour un étranger de parler des choses où tout un peuple déclare mettre son honneur. L'honneur est ce qu'on veut qu'il soit... Nous avons seulement le droit de trouver fâcheux que les fascistes, pour se prouver à eux-mêmes qu'ils ne sont pas des pleutres, soient prêts à mettre le feu à l'Europe !

Et l'historien conserve le droit d'estimer que les chefs qui se sont imposés à l'Italie ont à leur tour manqué de sang-froid et de confiance dans la grandeur de leur patrie. Ils n'ont pas su redresser ce qu'il y avait de morbide dans ce complexe d'infériorité. Il a été ridicule de voir l'Italie se ranger au nombre des victimes du traité de Versailles. C'est entendu, les Alliés ne lui ont pas donné tout ce qu'ils lui avaient promis en 1915, mais la peau de l'ours... Après tout l'Italie a englobé dans ses frontières non seulement tous ces fils *irredenti*, mais au moins 750000 allogènes allemands ou slovènes ; on se

demande quel intérêt particulier elle aurait pu avoir à en annexer un million.

De même, pourquoi s'être sentis humiliés par l'histoire des trois derniers siècles ? Ceux qui pouvaient mépriser pour cela l'Italie n'étaient que des barbares, car enfin, dans cette période d'effacement politique, l'Italie avait tout de même donné à l'Europe la Renaissance, le Baroque et la culture de l'Opéra. On peut estimer ces formes périmées, elles n'en restent pas moins les faits les plus saillants de l'histoire de la culture moderne. L'Italie, terre des arts, a bien été la maîtresse du monde, alors même que sa puissance politique pouvait subir une éclipse.

Les fascistes ont manqué de cœur en ne sachant pas mesurer l'originalité du destin hors de pair de leur nation grande entre toutes. Ils l'ont rabaissée à une imitation servile, et fâcheusement tardive, des gloires étrangères. Pauvres gloires : ils nous ont envié celles-là précisément dont nous, Européens, commençons à avoir honte. Ils ont voulu des colonies, au moment où nous commençons à lâcher les nôtres. Et non pas seulement des colonies (car on leur donnait l'Éthiopie, au prix de quelque grosse hypocrisie de mandat ou autre combinaison analogue), mais la conquête, l'épopée coloniale. À cent ans de distance, refaire la conquête de l'Algérie, et la prise de la Smalah. Au lieu de cela, colonnes motorisées, aviation ; la victoire, en face de quelques bandes de nègres, n'est qu'une question de matériel.

Ils nous ont envié la gloire militaire : mais qu'en reste-t-il aujourd'hui, quand la guerre veut dire piraterie

sous-marine, gaz, bombardement de populations civiles ? C'est cela, cette ordure sans honneur, qu'ils ont envié ? Si c'est Austerlitz ou Trafalgar, il est bien trop tard !

J'ai été douloureusement frappé de l'archaïsme de ces revendications fascistes : à la poursuite de cet arriéré de gloires (on pourra toujours les chicaner sur la date de leurs records), je les voyais occupés à refaire, à un siècle ou un siècle et demi de distance, toutes les bêtises que nous avons commises et dont nous commençons à nous repentir. Ainsi l'Italie avait eu la chance de conserver relativement intacte une culture populaire, riche et diverse comme les ressources et les beautés de son sol. Par leur politique de centralisation et d'unification farouche, les fascistes sont en train de tuer cette vie régionale, avec la même sérénité que nos Conventionnels de la République Une et Indivisible. Ils détruisent tout ce qui faisait de l'Italien un type d'homme admirable, différent certes de l'Européen occidental et nordique, avec ses défauts à lui (c'est entendu, il y avait moins de salles de bain en Calabre qu'en Norvège, et après ?), mais doué de telles qualités, d'une telle grandeur. L'Italie où Keats et Shelley venaient mourir...

Il faut maintenant mesurer à quel prix, à quel prix exorbitant, a été payé ce résultat, à mon sens déjà contestable, cette « grandeur ». Il y a d'abord l'économie : la politique fasciste coûte cher, très cher, et l'Italie est un pays pauvre, sans capitaux, sans sous-sol, un pays méditerranéen : or le vin et les oranges importent moins aujourd'hui que le pétrole ou le fer. Je ne suis pas un économiste, je parle en homme de la rue : il me semble que l'économie fasciste n'est pas productrice de richesse. L'effort remarquable de mise en valeur, de défrichement

des terrains marécageux et incultes n'a pas apporté un bénéfice qui puisse compenser les énormes dépenses engagées par le Régime. Je ne parle pas des dépenses productives, nécessitées par l'équipement moderne d'un pays resté très en retard, mais des milliards consumés par cette politique insensée qui impose au pays, en pleine paix, une économie de guerre, une économie de siège : mise sur pied de forces armées d'un volume excessif, poursuite d'une difficile et coûteuse autarcie.

Le résultat est facile à observer : ce n'est pas un spectacle bien joyeux que nous offre aujourd'hui la vie italienne ! Le peuple est plus misérable que jamais (on m'affirme que dans le Sud les ouvriers agricoles se louent pour la seule nourriture ; j'ai constaté des faits analogues pour de jeunes domestiques dans une grande ville comme Naples ; rien d'ailleurs n'est plus choquant que le nombre d'enfants d'âge scolaire qui tentent de gagner vaguement leur vie comme petits employés, petits domestiques, petits marchands, petits mendiants : c'est là une des hontes persistantes de l'Italie fasciste).

D'autre part, la misère même du peuple fait que tout le poids de cette politique fastueuse repose sur la seule bourgeoisie : il ne faut pas s'étonner si celle-ci *plie* sous le faix¹, et succombe. Un lecteur français aura de la peine à concevoir le caractère violemment agressif de la fiscalité fasciste à l'égard de la fortune acquise ; le Régime à ses débuts a pu apparaître comme un système conservateur, mais il y a longtemps qu'il a cessé de se considérer comme lié à l'égard des éléments capitalistes

¹ J'emprunte ce terme à une source autorisée entre toutes : l'article « Fascisme » de l'« Encyclopédie italienne » [*note de l'auteur*].

qui l'avaient poussé au pouvoir ; la bourgeoisie italienne se repent aujourd'hui amèrement d'avoir joué la carte fasciste. Le fascisme prend l'argent où il le trouve : incapable de créer une richesse nouvelle suffisante, il vit sur l'acquis et dévore les réserves du pays.

Naturellement ceci est très schématique ; je ne crois pas cependant qu'on puisse dire que ce soit faux. On me demandera aussitôt : s'il en est ainsi, comment peuvent-*ils* tenir, et pour combien de temps encore ? Je ne suis longtemps posé la question. Aujourd'hui je sais qu'il faut répondre : il n'y a pas de raison pour que cela ne dure pas indéfiniment.

Le système est une régression au point de vue économique (il faut souligner encore ce qu'il y a de monstrueux dans cette ruée vers l'autarchie : c'est une trahison envers l'humanité que de recourir à l'Ersatz, que de faire de la laine synthétique avec du lait, et du caoutchouc avec des épiluchures de tomate, quand il y a en abondance de la laine en Australie, du coton en Égypte et de la gomme en Malaisie...) ; et pratiquement la régression économique se traduit par une régression de la civilisation. Le commerce se contracte, les approvisionnements se font de plus en plus mesquins¹ ; peu à peu on s'habitue à se passer de plus de choses.

On pourra continuer longtemps de la sorte, au prix d'une réduction croissante de la richesse, de l'aisance, du confort. On inculque au peuple une psychologie de

¹Les restrictions à l'importation jouent même pour les produits pharmaceutiques : l'an dernier, à Naples, je n'ai pas pu, faute du sérum nécessaire, faire vacciner mes enfants contre la diphtérie [*note de l'auteur*].

ville assiégée ; on dope la jeunesse de slogans ascétiques : climat rude, héroïsme, bassesse du matérialisme bourgeois, éminente dignité des peuples pauvres, richesse symbole de décadence, etc.

Volontairement le fascisme a retranché l'Italie de la civilisation moderne. Cette politique ne peut réussir qu'en isolant avec soin le peuple italien du contact dangereux des démocraties voisines, perverses... et heureuses. Restrictions à l'émigration, au simple tourisme au dehors : obtenir un passeport, un chèque pour l'étranger est toute une aventure. Surveillance étroite de la correspondance avec l'étranger, sur l'importation des livres, des revues, des journaux. Surveillance étroite et ingénieuse ! Le *Retour de l' U.R.S.S.* de Gide a été interdit après quelque temps car on put craindre que le lecteur italien ne transposât trop facilement à son propre régime les critiques de Gide contre le Stalinisme. En dehors des journaux de gauche, dont l'entrée est interdite de façon permanente, on arrête tel ou tel numéro d'un journal autorisé, lorsqu'il contient quelque chose qui déplaît : cela est arrivé à des organes aussi bolchevistes que *La Croix* ou *Le Temps* (à cause de son supplément financier).

Inutile de le dire, la presse nationale est soigneusement mise au pas ; en période de tension les nouvelles étrangères sont volontiers annoncées par les journaux italiens avec 24 heures de retard (au même moment où sont distribués les journaux de Paris et de Londres).

Rien à la longue ne m'a paru plus pénible que cet isolement, que ce sentiment d'être coupé non seulement de la France mais du monde ; vivre longtemps en Italie

est vraiment un exil. Rien, d'autre part, n'est plus humiliant pour les Italiens eux-mêmes que ce fait d'être ainsi traités par leurs chefs en éternels mineurs, en êtres faibles à qui il faut épargner excitants et tentations.

Et ce n'est là qu'un cas particulier de tout un aspect de leur Régime autoritaire : le citoyen (il vaut mieux dire le sujet) italien est constamment méprisé, humilié ; la loi se méfie de lui, ne lui fait pas confiance ; on le traite en coupable présumé, en déserteur possible, en menteur ou faussaire éventuel (une opération aussi simple que le paiement d'un chèque s'entoure de précautions morbides). Cet aspect agressif, oppressif de l'autorité donne à un spectateur français l'impression singulière que l'Italien moyen, le simple Italien du rang, celui qui n'est pas un « hiérarque », *n'est pas vraiment chez lui* en Italie, qu'il n'est qu'une machine à payer des impôts, être soldat, etc. Étrange paradoxe : ce régime nationaliste aboutit à séparer pratiquement la notion d'Italie de celle d'Italien !

On m'arrêtera peut-être ici : comment concilier pareille assertion avec tant de témoignages de la popularité du fascisme, après tant de cérémonies d'apothéose en l'honneur du grand Chef, après tels plébiscites au pourcentage triomphal. Ah ! il faut avoir été présent, et avoir mesuré la portée de chacun de ces prétendus témoignages.

C'est vrai, la personne de Benito Mussolini est l'objet d'un véritable culte ; je viens d'écrire son nom, mais là-bas ce nom est si sacré qu'il n'est pas permis de le prononcer, de même que dans l'ancienne Rome le nom mystique de Rome était l'objet d'un solennel tabou. Son

titre même de Duce ne doit pas être invoqué en vain. Mais que signifient tant d'hommages, si ce chef demeure inaccessible au fond d'un palais, et n'ose s'offrir aux hommages de ses fidèles qu'à l'abri d'un solide rempart de policiers. Il faut voir la méfiance avec laquelle on surveille dès le matin les plus timides passants de la place de Venise les jours où vers le soir le Maître doit apparaître au balcon ; et pourtant ce balcon est assez haut pour le mettre à l'abri de bien des tentatives...

Et que signifie de même la popularité d'un Régime, l'unanimité qu'il réalise derrière lui, quand cette unanimité est garantie par la menace du Tribunal spécial, de la déportation, – plus simplement encore du retrait de la carte du parti. L'extension croissante de la mainmise de l'État sur l'économie fait qu'en pratique le pain quotidien dépend pour chacun de sa fidélité au régime (syndicat obligatoire, réglementation des professions libérales, serment des fonctionnaires) : c'est bien simple, tel que je suis, et avec tout ce que je pense, si j'étais Italien je serais fasciste, simplement parce que je suis pauvre et que j'ai des enfants. Tout ce que je pourrais faire, serait d'essayer de l'être au minimum, de sauver quelque chose de ma dignité par un culte secret et familial de la liberté et de l'honneur.

Plaisante unanimité qui s'achète au prix d'une telle oppression ! Avec 99% (je passe les dixièmes) du pays derrière lui, le fascisme se sent toujours obligé d'entretenir un organisme policier d'un volume insensé. Même à l'égard de ses fonctionnaires, pourtant triés sur le volet, le Régime ne désarme pas : pourquoi, par exemple, maintenir la milice des chemins de fer ? Elle n'est pas destinée à faire observer les règlements de police par les

voyageurs (pour eux il y a, comme chez nous, des contrôleurs), mais bien à surveiller les employés eux-mêmes, comme une autre milice surveille les employés des P.T.T.

C'est certainement une belle réussite de ce régime national que de faire peser sur son peuple la même atmosphère de tyrannie tracassière que lui avaient jadis imposée ses dominateurs étrangers. Vivez en Italie et vous constaterez que l'Italie d'aujourd'hui est la même Italie qu'à l'aube du *Risorgimento* avait connue Stendhal. C'est le même pays, où nul n'ose élever la voix, parler librement en public... Obéir, voilà toute la morale ; jamais d'appel à la collaboration loyale, à la confiance, j'entends à une confiance et une collaboration libres et spontanées.

Car je sais bien tout ce que le Régime consacre d'efforts à sa propagande intérieure : il voudrait obtenir de chaque Italien à tout instant, non seulement l'obéissance, complète et soumise, mais une participation effective, affective, à sa politique ! Mais dans les conditions présentes, tout ce qu'il obtient au-delà de l'obéissance passive n'est que servilité et hypocrisie. C'est par là, je crois, que le fascisme se rend le plus odieux, qu'il a sur l'âme italienne son effet le plus nocif. Sans doute il a existé d'autres régimes autoritaires et d'autres monarchies absolues, d'autres tyrannies. Mais elles ne prétendaient pas, comme celle-ci, vous démontrer toutes les semaines que ce qu'elles faisaient était admirable, et qu'il convenait de les en féliciter.

Mussolini ha sempre ragione, Mussolini a toujours raison, affirme le Credo fasciste. On peut sans doute

exiger du citoyen d'un état moderne qu'il abdique sa part de responsabilité, et qu'il fasse confiance à un maître. Mais qu'il lui signe alors une confiance en blanc ! Tandis que le régime italien veut que les sujets communient à tout instant dans l'enthousiasme et approuvent chacune des grandes décisions prises par leur Chef. C'est là une concession absurde à l'idéal démocratique que le fascisme par ailleurs s'honore d'avoir transcendé. Et, expérience faite, c'est une cause de dégradation morale pour le peuple soumis à de telles exigences.

Car comment communier sur commande, approuver une politique dont on ne connaît pas les fins ? Le peuple italien ne sait pas où son maître l'entraîne. Il faut ici méditer sur l'absence de contenu doctrinal du fascisme italien. Le peuple allemand est lui aussi un peuple tyrannisé, mais on lui a fait au moins la grâce de lui jeter un mythe en pâture. La notion de *Deutschtum* subordonnée à celle de race (et celle-ci à son tour définie par la langue et l'exclusion des Juifs), voilà au moins quelque chose d'assuré et toute la politique hitlérienne se laisse aisément ramener à ces principes.

Tandis que nul ne sait où va Mussolini. Sans doute son idéal est la grandeur italienne, mais qu'est-ce que l'Italie ? Pour être sûr de gagner, le fascisme mise sur tous les tableaux : il réclame la Corse au nom de la linguistique, mais entend conserver Val d'Aoste et Tyrol au nom de la géographie et exige la Dalmatie, jadis vénitienne, au nom de l'histoire de la culture.

La présence de l'Allemagne au Brenner, en trois ans, est passée de la catastrophe à l'agréable voisinage. La sanglante croisade d'Espagne a été engagée de la sorte au

lendemain de la guerre éthiopienne sans que le peuple italien ait été prévenu.

Il découvrit soudain que sa mission historique était de défendre la civilisation contre le Komintern ; pourtant quelques années auparavant on lui avait répété qu'une des originalités de son Régime était l'aisance avec laquelle il pouvait entretenir de bonnes relations avec les Sovièts, aisance qui contrastait avec les terreurs puérides qu'éprouvaient alors les vieilles démocraties à l'égard de la Russie nouvelle. En fait je me souviens avoir vu une petite escadre russe reçue avec honneur à Naples en 1932-1933. Pauvres Napolitains, la beauté de leur rade les voue aux réceptions triomphales ; je les ai vus en cinq ans acclamer tout à tour Russes, Français, Hongrois et Allemands !...

J'ai pris mes exemples dans la politique extérieure, mais de pareils soubresauts s'observent aussi bien dans la conduite des affaires intérieures. Et c'est cette politique tortueuse, purement empirique, aux décisions brutales et imprévues, que le bon peuple italien est convié à suivre en ses méandres, et à acclamer avec continuité.

Une presse à gages s'emploie complaisamment à célébrer toutes ces décisions, sans craindre de se contredire à quelques mois de distance. En trois ans l'Angleterre aura passé par quatre températures, passant par deux fois de l'abîme d'ignominie à l'amitié suave. Naturellement je n'irai pas blâmer l'ingénieuse prolixité du journaliste italien : il travaille sur commande et doit vivre... Mais on a le droit de penser que c'est là un climat moral déshonorant ; de telles méthodes ne font que

développer complaisamment les défauts incompatibles avec la dignité d'un grand peuple : l'habitude de parler pour ne rien dire, et l'excitation permanente de passions éphémères et brutales.

Hypocrisie ou servilité, l'abus de la propagande intérieure ne conduit à rien autre. Et c'est pour cela qu'on mobilise le pauvre sujet italien du berceau à la tombe. La propagande le saisit à l'école maternelle (il y endosse déjà la chemise noire comme *Fils de la Louve*), et ne le lâche plus. Jamais le Régime ne consent à désarmer, à laisser la personne humaine en paix : en définitive, c'est cela peut-être qui m'a causé le plus d'antipathie, l'obstination du régime totalitaire à poursuivre l'homme, à empiéter sur sa vie familiale, son temps libre, son intimité, sa solitude.

Comparez notre semaine anglaise, aujourd'hui nos quarante heures, à leur *Sabbato fascista*. Chez nous le temps laissé libre par la conquête du pain quotidien est un repos, et chacun l'interprète à sa guise : vous allez à la messe ou à la pêche à la truite, ou aux deux, comme il vous plaît. Là-bas c'est le peuple tout entier, de l'enfant à l'homme mûr, qui subit le même dressage, préparation militaire et propagande politique.

Envahissement de la personne, vie sociologique. Celle que nos bons maîtres Durkheimiens, il y a vingt ans au lycée, nous faisaient admirer dans les *corroborees*¹ australiens, sur la foi de MM. Spencer et Tylor : comment ne pas voir une régression de l'humanité dans cette

¹ Rassemblements traditionnels des Aborigènes australiens avec danses, costumes et musiques commémoratives d'un passé mythique. Ces cérémonies revêtent le plus souvent un caractère sacré [NDLR].

abdication de la personne humaine. J'ai assisté, j'ai participé à ces grandes cérémonies civiques, lorsque piazza Venezia à Rome, le Maître consent à se montrer et à dire le droit à la foule hurlante. Comment ne pas être profondément blessé par tout ce qu'elles comportent de culture systématique de l'émotion collective, de la psychose de foule (je pense au rôle des heures d'attente qu'on prolonge à dessein), de mise en œuvre des zones les plus basses de la psychologie. Qu'importe après cela que de telles journées procurent des émotions fortes et des souvenirs inoubliables : de telles méthodes de gouvernement relèvent de l'éthique des *Haschaschin*¹ !

Depuis le 9 mai 1936, la tarte à la crème des Fascistes est le mot d'Empire. « Après quinze siècles nous saluons la réapparition de l'Empire sur les collines fatales de Rome. » L'Empire... Michel Rostovtseff a écrit dans son *Histoire Économique et Sociale de l'Empire Romain* (un des grands livres de science de notre temps) :

« Les Empereurs du IV^e siècle, à commencer par Dioclétien, se proposèrent de sauver l'Empire romain, et somme toute, ils y réussirent. Ils se servirent à cette fin des moyens qui étaient à leur portée, c'est-à-dire la violence et la coercition. Ils ne songèrent pas à se demander s'il valait la peine de sauver l'Empire romain pour en faire une vaste prison pour des millions d'hommes... »

Henri DAVENSON

¹ Je n'ai pas voulu écrire « Assassins » : le lecteur entend qu'il s'agit des Ismaéliens de Syrie du temps des Croisades [*note de l'auteur*].

ÉTUDES SUR HENRI IRÉNÉE MARROU (DAVENSON)

HENRI MARROU (DAVENSON) ET CHARLES KÆCHLIN.
À PROPOS D'UNE CORRESPONDANCE MUSICALE INÉDITE
(1931-1945)

PAR FABIEN GUILLOUX

Les cinq lettres inédites échangées entre Henri Irénée Marrou (1904-1977) et Charles Kœchlin (1867-1950) que nous transcrivons ici tiennent une place remarquable au sein de la correspondance générale de l'historien¹. Bien que limité, ce *corpus* offre en effet l'avantage de réunir l'intégralité de leurs échanges épistolaires entre mai 1931 et juillet 1945. Il confirme ensuite la place névralgique qu'occupa très tôt la question musicale parmi les centres d'intérêts intellectuels de Marrou – elle apparaît pour la première fois dans l'*Essai d'esthétique franciscaine* (1926) – à une époque où il travaille parallèlement à la rédaction des *Fondements d'une culture chrétienne* (1934) et à sa thèse sur saint Augustin, cinq ans

¹ Du fait de sa dispersion, la correspondance complète d'Henri Irénée Marrou n'a pas encore fait l'objet d'une étude systématique. Celle de Charles Kœchlin a été partiellement éditée par sa fille Madeleine Li-Kœchlin sous le titre *Charles Kœchlin 1867-1950. Correspondance* dans un triple numéro de *La Revue musicale*, 348-350 (1982) ; la présente correspondance n'y figure pas. Nous tenons à exprimer notre gratitude à Françoise Flamant, aux héritiers de Charles Kœchlin et à la Médiathèque Gustav Mahler qui nous ont autorisé à reproduire ces documents.

avant la publication de son premier manifeste en faveur d'Arthur Lourié dans la revue *Esprit* (février 1935)¹. Enfin, cette correspondance illustre en condensé les deux grandes facettes de l'œuvre musicographique à venir de Marrou-Davenson : celle de l'historien et musicologue interrogeant la place de la musique dans la culture de l'antiquité ; celle du critique et essayiste prenant position dans les débats esthétiques et philosophiques de son temps².

Le premier échange épistolaire se déroule entre mai et juin 1931. Marrou est alors pensionnaire à l'École française de Rome et prépare activement sa thèse de doctorat consacrée à *La notion de culture intellectuelle chez saint Augustin*, sujet (intitulé provisoire) déposé le 14 décembre 1931³. C'est la publication d'un article de Charles Kœchlin intitulé « Musique et mathématique » dans *La Revue musicale* du mois de mai qui incite Marrou à prendre l'initiative d'entrer en contact avec le compositeur et théoricien de la musique ; il lui adresse

¹ Henri Davenson, « D'une musique nécessaire et d'Arthur Lourié », *Esprit*, 29 (février 1935), p. 824-838.

² Une anthologie des écrits musicaux les plus significatifs d'Henri-Irénée Marrou a été rassemblée dans *Crise de notre temps et réflexion chrétienne (de 1930 à 1975)* (Paris : Éditions Beauchesne, 1978), p. 359-401. Pour une première approche de Marrou musicologue et musicien : Jean Laloy, « Henri Marrou musicien » dans *Crise de notre temps*, p. 355-358 et Pierre Riché, *Henri-Irénée Marrou. Historien engagé* (Paris : Éditions du Cerf, 2003), p. 155-167.

³ Pierre Riché, *op. cit.*, p. 37-49.

une longue lettre datée de Rome le 28 mai 1931 à laquelle Kœchlin répond le 27 juin suivant¹.

La figure et l'œuvre de Charles Kœchlin ne sont pas étrangères à Marrou qui, grâce à *La Revue musicale* dont il semble être un lecteur régulier², a pu se familiariser avec la pensée de cette figure marquante de la vie musicale et intellectuelle française de la première moitié du 20^e siècle³. Déjà en 1929, Marrou maîtrisait ses positions esthétiques à l'égard de Beethoven, comme l'indique une note de son carnet :

Sans doute, le Beethoven d'Herriot justifie celui de Kœchlin mais il faut transcender les deux. Nos artistes ne seront pas justifiés d'avoir mis l'absolu dans un contrepoint scolaire, mais ce fut déjà un progrès d'avoir en 18 déclaré : la musique ce n'est pas du *πάθος* [*pathos*], c'est du contrepoint. Ils ont libéré l'absolu.⁴

¹ Charles Kœchlin, « Musique et mathématique », *La Revue musicale*, 115 (mai 1931), p. 424-439. Les écrits musicaux de Charles Kœchlin ont récemment fait l'objet d'une édition critique sous la direction de Michel Duchesneau : Charles Kœchlin, *Écrits I. Esthétique et langage musical* (Sprimont : Mardaga, 2006) et *Écrits II. Musique et société* (Sprimont : Mardaga, 2009).

² Henri Davenson, « Presse musicale », *Esprit*, 11 (novembre 1949), p. 814-815.

³ Sur Charles Kœchlin : Charles Kœchlin, *compositeur humaniste*, P. Cathé, S. Douche et M. Duchesneau (dir.) (Paris : Vrin, 2010).

⁴ Henri Irénée Marrou, *Carnets posthumes*, F. Marrou-Flamant (édit.) (Paris : Cerf, 2006), Carnet VIII, 4, p. 95-96. Marrou fait ici référence à *La Vie de Beethoven* (1927) d'Édouard Herriot (1872-1957) et à la critique à peine voilée qu'en réalise Charles Kœchlin dans « Le Retour à Beethoven », *La Revue musicale*, (avril 1927), p. 125-131.

C'est un véritable manifeste en faveur de ses propres conceptions esthétiques que publie Kœchlin dans l'article de mai 1931, en réponse critique à un article de Lionel Landry : « Une visite à Phono-City », publié un an plus tôt dans un numéro thématique de *La Revue musicale* consacré à « La Musique mécanique »¹. Le compositeur y fait part de ses inquiétudes sur les dérives que représenterait « une certaine *conception mécanique* de l'art musical » :

[Cette conception] se rattache à l'intrusion du machinisme dans l'esthétique musicale et dans la vie même – comme également à cette thèse du jour, que la musique ne serait pas un langage (expression de sentiments), mais ne posséderait qu'une beauté plastique, en quelque sorte objective et n'ayant rien à signifier, – la beauté de cette musique provenant alors de causes définissables par des formules mathématiques. De là cette conséquence que l'œuvre d'art, un jour à venir, serait créée par des équations à résoudre.²

Dans la ligne de mire de Kœchlin : le poids culturel d'une conception néo-pythagoricienne de la musique mise en œuvre de manière littérale au sein des nouvelles méthodes de composition introduites au début des années 1920 par Arnold Schoenberg (1874-1951) et que la musicologie désignera plus tard sous le nom de *sérialisme*. Plus encore, de manière visionnaire, il y dénonce ce que

¹ Lionel Landry, « Une visite à Phono-City », *La Revue musicale* 106 (juillet 1930), p. 33-38. Outre son poste de directeur de la Monnaie de Paris, André Dailly (1875-1935) *alias* Lionel Landry fit carrière comme critique de cinéma et fut l'auteur de plusieurs essais sur la musique.

² Charles Kœchlin, « Musique et mathématique », art. cit., p. 424-425.

pourrait être son évolution radicale vers un *sérialisme intégral* ou, à l'opposé, sa réaction dans la musique dite *aléatoire*¹. La réponse de Kœchlin tient en l'affirmation de deux convictions : que la musique se situe en dehors de toute formule ou théorie mathématique et que cette théorie ne peut conditionner une définition philosophique du « Beau » musical, car, précise-t-il, « la musique contient un élément humain, personnel, qu'on ne peut enfermer dans une formule scientifique. [...] Dès l'instant qu'il y a beauté en musique, il y a qualité : car cette beauté, c'est la suite de sons *perçue par nous, humains*, – et non le pur phénomène matériel, indépendant de sa perception par l'homme. D'ailleurs, cela n'entraîne pas forcément que le « beau absolu » soit une absurdité. »²

Henri Irénée Marrou qui, dans l'intuition juvénile de son *Traité d'esthétique franciscaine* (1926) écrivait : « la beauté ne sera plus la racine péniblement et cérébralement extraite d'une équation encombrée de coefficients, mais ce sera une intuition soudaine, qui nous bouleversera et nous remplira d'allégresse »³, ne pouvait que consonner avec la posture esthétique du vieux compositeur alors même qu'il se heurte aux austères traités d'acoustique des

¹ *Ibidem*, p. 435-438. Voir notamment sa critique de la technique du *rétrograde* (p. 435-436). Henri Irénée Marrou se prononcera ultérieurement sur le *sérialisme* dans sa « Deuxième lettre : Schoenberg – Webern – Berg. », *Esprit*, 1 (janvier 1946), p. 129-132 (réédité dans *Crise de notre temps*, p. 390-394.)

² *Ibidem*, p. 428, 433-434.

³ Henri-Irénée Marrou, *Essai d'esthétique franciscaine* (1926). Texte inédit communiqué par Françoise Flamant. (A paraître prochainement dans *Études franciscaines*). Voir aussi les considérations contemporaines qu'il fait dans *Fondements d'une culture chrétienne* (Paris : Bloud & Gay, 1934), p. 46-48.

auteurs latins des premiers siècles, notamment le *De Musica* de saint Augustin et le *De Institutione musicae* de Boèce¹. Cette critique d'une perception de l'esthétique musicale dans son rapport aux mathématiques, Marrou (Davenson) la développera d'une manière générale dans les *Fondements d'une culture chrétienne* (1934) et plus particulièrement encore dans son *Traité de la musique* (1942) où, dans une filiation augustinienne, il affirmera que « le jugement musical est parfaitement indépendant des conditions de réalisation matérielle du son. »²

Cette première lettre que Marrou adresse à Kœchlin marque sans doute un jalon important dans l'évolution de la réflexion de l'historien quant à la place de la musique dans la culture antique mais, plus largement, quant à sa position esthétique à l'égard de l'art musical. Le fait qu'il ait demandé à son épouse d'en conserver une copie, que son contenu se retrouve développé dans la deuxième partie de sa thèse et qu'il cite l'article de Kœchlin dans sa bibliographie sont autant de preuves de l'importance que Marrou accordait à cet échange épistolaire avec le compositeur³. Ne nous y trompons pas, derrière l'argumentaire serré et rigoureux de la lettre de Marrou, la

¹ Les notes de sa thèse de doctorat indiquent qu'il a probablement aussi consulté les écrits de Cassiodore, d'Aristoxène de Tarente à travers les travaux de Louis Laloy, d'Aristide Quintilien, de Porphyre et de Martianus Capella. Cf. Henri Irénée Marrou, *Saint Augustin et la fin de la culture antique* (Paris : E. de Boccard, 1938), p. 197-210.

² Henri Davenson, *Traité de la musique selon l'esprit de saint Augustin* (Neuchâtel : Éditions de la Baconnière, 1942), § 22-23, p. 71.

³ La copie réalisée par Jeanne Marrou est conservée dans la collection privée de la famille Marrou. Henri-Irénée Marrou, *Saint Augustin et la fin de la culture antique*, *op. cit.*, p. 197-210.

question est sans doute plus affective et cruciale qu'il n'y paraît : il s'agit de réconcilier son admiration pour saint Augustin et l'intuition que l'expérience de la beauté ne peut se contenter d'une réduction à un système d'équation tel que le propose le traité inachevé *De musica*. Le nœud gordien de la tension se situe selon lui dans la mésinterprétation du concept de *musica* dans l'antiquité :

Ce serait un contre-sens très grave que de traduire *musica* par notre « musique ». Qu'est-ce en effet pour nous que la musique ? C'est une activité artistique, esthétique. Or pour Augustin, la *musica* est une science mathématique au même titre que l'arithmétique ou la géométrie. Il y a là un fait curieux qui mérite réflexion.¹

Mésinterprétation sur laquelle repose une bonne part de l'histoire esthétique du monde occidental et que la protestation de Kœchlin vient en quelque sorte libérer de sa gangue culturelle :

Sans doute la conception antique [de la *musica* comme science mathématique] a trouvé longtemps des échos chez les philosophes ou les théoriciens modernes (cf. Laloy, *Aristoxène*, p. 46) mais ce sont là des survivances formelles et qui prouvent simplement le manque de culture musicale d'un Leibniz ou d'un Kant. Aujourd'hui encore on entend parfois répéter « qu'il existe une connexion intime et secrète entre la musique et les mathématiques ». Mais c'est là une idée qui ne repose sur rien : cf. les remarques spirituelles sur ce sujet de Kœchlin, ap. *Revue musicale*, mai 1931, p. 424-439.²

¹ *Ibidem*, p. 197.

² *Ibidem*, n. 3, p. 197.

La dette intellectuelle qu'Henri Irénée Marrou reconnaît avoir envers Charles Kœchlin, Henri Davenson la rappellera au cours de la seconde série d'échanges épistolaires qu'entretiennent les deux hommes entre mai et juillet 1945.

Cette correspondance de 1945 s'effectue sur une tonalité plus conflictuelle. En avril de la même année, la revue *Esprit* publie un article signé Henri Davenson intitulé « Musique française ou musique en France »¹. Écrit dans le contexte de la Libération où s'exacerbent et s'exaltent les antagonismes nationalistes, Marrou y exerce sa plume contre les préjugés nationaux en matière de musique :

Ceci dit, déclarons bien nettement que cette répartition de la musique en catégories nationales est inquiétante et absurde. Il ne s'agit pas de contester la fécondité du nationalisme musical pour les Scandinaves, les Russes ou les Espagnols du XIX^e siècle. Il s'agit de la France d'aujourd'hui et de l'Europe de demain. Nous avons à refaire *une* culture européenne ; lourde tâche : à quel point l'unité occidentale est brisée, la musique nous le montre chaque jour : l'évolution du goût a progressivement séparé et opposé les amateurs des différents pays [...]. Il faut sortir de là ; parvenir sur le terrain du goût musical, comme sur le terrain politique à dépasser le culte stérile de la différence incommunicable : ce sera moins, voyons-le bien, un

¹ Henri Davenson, « Musique française ou musique en France », *Esprit*, 4 (avril 1945), p. 742-746. Réédité dans *Crise de notre temps*, p. 382-387.

dépassement qu'un approfondissement du nationalisme.¹

Partisan de l'idée que l'identité musicale d'une nation se repère dans son génie à s'ouvrir à la culture de l'autre², il s'en prend vigoureusement à un académisme teinté de nationalisme qui voyait dans l'œuvre de Gabriel Fauré (1845-1924) l'essence même de l'esprit musical français.

C'est pourquoi je n'hésite pas à soutenir que le mot d'ordre doit être « Retour à Moussorgsky », que là gît le secret d'un art renouvelé, libre de toute rhétorique, ne visant qu'à la grandeur. Je veux sauver la musique française de l'ornière que symbolise pour moi le nom surfait de Fauré : un art, au fond, médiocre, comme le montre, pierre de touche infaillible, la qualité de sa mélodie, qui démarre, banalement sentimentale, dans ce lyrisme facile à la Massenet, dont Romain Rolland se moque quelque part dans *Jean-Christophe*, – qui démarrerait plutôt, car dès la troisième note Fauré s'en aperçoit, et pense que Mme la Princesse de Polignac va trouver ça banal ; alors, vite il module, dissonne, chromatise ; l'honneur est sauf, le goût français aussi ; mais dans toute cette cuisine, la Musique a disparu...³

¹ Henri Davenson, « Musique française ou musique en France », *Esprit*, 4 (avril 1945), p. 743.

² « L'histoire montre que les grandes renaissances sortent plus souvent d'une influence étrangère assimilée avec ardeur que d'une culture de la pure routine nationale : la Pléiade rompait avec la tradition, elle se mettait servilement à l'école de l'Humanisme italien et c'est pourtant elle qui portait la vraie grandeur française. » (*Ibidem*, p. 745).

³ Henri Davenson, « Musique française ou musique en France », *Esprit*, 4 (avril 1945), p. 746.

Avec Johannes Brahms, « le premier des raseurs »¹, Gabriel Fauré fait parti de ces compositeurs contre lesquels Davenson tient régulièrement des propos mordants. En 1953, il usera encore de termes similaires lorsqu'il rendra hommage à René Leibowitz (1913-1972) « d'avoir sorti le Conservatoire de l'ornière Fauré »². Charles Kœchlin qui fut l'élève et l'intime de Gabriel Fauré ne pouvait que protester contre cette position et, le 28 mai 1945, il adresse une lettre indignée à Emmanuel Mounier, directeur d'*Esprit*, qui la transmet à Marrou.

Dans sa réponse du 16 juin 1945, tout en dévoilant son identité et évoquant sa missive romaine de 1931, Marrou présente donc ses excuses au vieux maître et tente de minimiser l'affaire : il prétexte un canular maladroit et déplace le débat sur le *fauréisme* tout en souhaitant avoir la chance de rencontrer prochainement son interlocuteur à Paris pour la création annoncée de ses « *Contrepoints* »³. Si Kœchlin accepte de bonne grâce les excuses de Marrou, il n'en regrette pas moins l'incident et ne se prive pas de piquer au passage l'admiration de Marrou pour Moussorgski tout en souhaitant qu'il puisse un jour revenir sur ses positions quant à Fauré⁴. Ce n'est que de manière tardive, en 1965, que Marrou

¹ *Ibidem*, p. 743.

² Henri Davenson, « Pierre Boulez (suite) : une présentation », *Esprit* 7 (juillet 1953), p. 85-89. Ici, p. 86.

³ L'allusion de Marrou est ici peu claire. Il s'agit probablement de l'*Offrande musicale sur le nom de BACH* (op. 187) de Charles Kœchlin, orchestré en 1946 mais créé de manière posthume en 1973.

⁴ Sur l'admiration de Marrou pour la musique de Moussorgski, voir aussi : *Traité de la musique*, op. cit., p. 14-15, 67, 71, 153 ; *Esprit*, 1 (janvier 1950), p. 421-422 ; *Esprit*, 6 (juin 1950), p. 1034 ; *Esprit*, 2 (février 1958), p. 255-256 ; *Esprit*, 5-6 (mai-juin 1964), p. 1194-1198.

accomplissant peut-être le vœu du vieux musicien, reviendra sur le jugement tempétueux de ses jeunes années ; une critique musicale en guise d'aveu :

Sans doute est-ce cela, vieillir. Autrefois, jeune, j'avais *un* goût, ce qui veut dire enthousiasmes et condamnations également péremptoires. Et voici maintenant que je me laisse attendrir et que je me laisse aller à supporter, à accepter, à aimer à la fois ou tour à tour et ceci et cela. Vous l'avez constaté : vous m'avez vu fléchir à propos de Brahms. [...] Mais je veux confesser d'autres faiblesses : ai-je assez dit de mal de Fauré et pourtant voici que j'ai pris beaucoup de plaisir à son *Deuxième quintette* si bien joué avec Germaine Thyssens-Falentin au Violoncelle et réalisé il y a quelque temps par les Disques Charlin.¹



¹ Henri-Irénée Marrou, « Disques », *Esprit*, 6 (juin 1965), p. 1244-1245. Contrairement à ce que dit Marrou, Germaine Thyssens-Valentin (1902-1987) était pianiste et non violoncelliste.

Henri-Irénée Marrou à Charles Kœchlin

(28 mai 1931)¹

Rome 28 mai 1931

Monsieur,

J'ai lu avec un extrême intérêt, dans la Revue Musicale, votre article *Musique et Mathématique*. Je trouve que vous avez tout à fait raison : un polytechnicien peut pratiquer l'une et l'autre mais leur lien reste tout contingent, comme celui qui réunit art poétique et diplomatie dans l'inconscient de Paul Claudel. L'hérésie dont vous pourchassez les derniers partisans a bien des siècles derrière elle. Naturellement je parle en historien : c'est beaucoup de présomption que de prétendre, en faisant l'histoire de cette idée, ajouter quelque chose à la force de vos arguments. Mais excusez cette déformation professionnelle : je suis en train d'étudier les théoriciens de la fin de l'Antiquité (St Augustin, *De Musica* ; Boèce, *De Institutione Musicae*) et ce que j'y trouve appuie si nettement votre thèse que je ne puis m'empêcher de vous en faire part.

Chez mes auteurs s'affirme avec la plus tranquille assurance une réduction de la musique à l'arithmétique. C'est que, tout simplement, la musique est pour eux une science et non un art. Il n'y a pas à s'en étonner ! Les Anciens ne savaient pas ce que c'était que l'Art ; ils

¹ Lettre originale : Paris, Médiathèque Gustav Mahler / Fonds Kœchlin, Correspondance, Boite n°10.

n'avaient pas de mot pour le désigner. (Y a-t-il si longtemps d'ailleurs que ce mot a, en français, le sens que nous donnons ?). Je m'excuse de faire des remarques aussi naïves, mais en latin *ars* (comme en grec *tēkhnē* [*technē*]) signifie art mécanique, métier d'artisan. Et pour la pensée antique si aristocratique, si férue de pensée pure, elle qui n'avait pas l'expérimentation pour relier la science à l'activité manuelle, un tel mot se charge d'une nuance ignoble et vide. Tout ce qui est réalisation matérielle, technique est inférieur, méprisable et s'oppose à la pure activité de l'esprit.

Or ce que nous appelons, nous, musique, c'est-à-dire tout bonnement jouer d'un instrument, l'entendre et y prendre plaisir, rentrait il faut bien le dire dans cette peu reluisante catégorie. Dans la vieille Athènes la pratique (et pas seulement la théorie) de la musique avait fait partie intégrante de la culture de tout homme bien né. Mais cela n'avait pas duré longtemps, et à l'époque romaine, aussi bien en pays grec qu'en pays latin, la musique n'est plus guère pratiquée que par des professionnels. Et, dieux, lesquels ! C'étaient les gens de théâtre, histrions et danseuses et ces joueuses de flûte qui charmaient les soupers élégants. En de pareilles mains notre musique était bien compromise. Le milieu romain l'a toujours méprisée, comme un plaisir mol et efféminé. Que dire lorsqu'à cette rigidité [*sic* pour rigidité] romaine vint s'ajouter l'ascétisme chrétien, sa défiance de tout ce qui était « sensuel » ! À ce mépris des moralistes les métaphysiciens joignaient de bien fortes raisons : ici encore le langage est révélateur ; ce qui est pour nous la sensibilité, source d'expérience profonde, était pour eux *sensus*, la sensation, une chose bien trouble, où le corps

semblait jouer un rôle fâcheux et inquiétant. Le résultat : « Si la musique, dit en substance St Augustin (I, 4, 7) consiste dans le son des cordes et des tuyaux, si tous les joueurs de hautbois ou de lyre et autres gens de même acabit prétendent la posséder, alors il n’y a rien à mon avis de plus vil et de plus abject que cette discipline. »

Seulement comme on se souvenait que du temps de Platon, la musique avait été un élément de haute culture, il fallait trouver moyen de la réhabiliter. C’était difficile. Puisque la notion d’art n’existait pas, il n’existait qu’une ressource, c’était d’en faire une activité purement intellectuelle, au sens le plus sèchement rationaliste du mot, et ce que les anciens appelaient une Science. Il est très frappant de voir St Augustin puis Boèce se préoccuper de sauver la musique, de montrer qu’il peut exister sous ce nom quelque chose qui transcende l’art vulgaire de l’historion, une vraie science, une *disciplina liberalis*, un domaine de la raison pure.

Au lieu de subir comme le vulgaire le charme mystérieux des rythmes et des intervalles, on pouvait s’efforcer de les comprendre et d’en étudier les lois. Le secret, c’était Pythagore qui l’avait découvert : la musique était nombre. L’octave n’était elle pas 2, la quinte 3/2 ? Iambes, anapestes, crétiques, n’étaient ils pas des nombres aussi ? Ainsi le pas était franchi et la musique se résorbait dans une contemplation abstraite des vérités mathématiques, abstraite, donc parfaite, divine...

Mais là dedans, où reconnaître notre musique ? Vous avez bien raison de montrer toute la part de métaphore que contiennent les termes de « musique abstraite, savante, algébrique » qu’on applique volontiers

aujourd'hui à certaine musique. Il y a loin du retour à Bach à nos « musiciens » antiques. Notre art le plus dépouillé ne serait encore pour eux que basse sensualité. Leur « musique » était mathématique au sens le plus strict du mot : c'était une théorie arithmétique de la gamme et du rythme ; en gros, ce que nous appelons Acoustique. Pour eux, ils le proclament avec force, le technicien, le professionnel, l'« artiste » ne mérite pas le nom de musicien. Pas plus que « le rossignol au printemps » (St Augustin, I, 4, 5). Tout cela n'est qu'instinct ou métier, dextérité des doigts ou du souffle ; ce n'est pas la raison. Et la musique sera bien plus grande si au lieu de la réduire à une technique, à une pratique, nous en faisons une science pure et rationnelle : *Quanto igitur praeclarior est scientia musicae in cognitione rationis quam in opere efficiendi atque actu* (Boëce, I, 34).

Et voilà qui je crois vient singulièrement fortifier vos positions. Cette « connexion intime et secrète entre musique et mathématique », cette idole que vous exorcisez, ce sont les théoriciens antiques qui en ont propagé le culte. En un certain sens cette concession est légitime, mais c'est à la condition d'appeler musique cette méditation pythagoricienne sur la théorie, et non l'art des joueurs de flûte.

L'union étroite, c'est entre arithmétique et acoustique qu'elle réside. Seulement, le terme d'acoustique est très moderne (un homme fort docte m'assure qu'il est né en 1700) et c'est sous le nom de musique que les lois purement scientifiques de Pythagore ont été transmises à travers les âges. L'autorité des Anciens a perpétué cette confusion de l'acoustique et de l'art musical pendant tout le Moyen Âge, et même au-

delà. Je crois me souvenir que le poids mort de ces vieilles théories a gêné le développement (sinon pratique du moins théorique) de la polyphonie. En tout cas cette antique confusion explique je crois la survivance de cette esthétique pythagoricienne de la musique, « calcul inconscient », « perception de rapports numériques », théorie bien commode pour les philosophes (Leibnitz, Kant ...) à qui elle fournissait une solution toute faite au Problème de la Musique, mais, comme vous le montrez, si inadéquate à la réalité. Fausse pour nous, elle n'a jamais été vraie, elle peut rendre compte de l'acoustique, non de l'art musical.

Je m'excuse de vous entretenir si longtemps et sur un mode aussi pédant : je passe trop de temps parmi les rhéteurs de la Décadence pour ne pas avoir pris plusieurs de leurs défauts ! N'y voyez je vous prie qu'une preuve de l'intérêt avec lequel je suis le développement de votre pensée : votre esthétique me paraît exprimer si pleinement et si nettement l'état des problèmes pour notre génération. Recevez, Monsieur, l'expression de mes sentiments les plus sincères.

Henri Irénée Marrou

H. I. MARROU, Membre de l'École Française de Rome,
palazzo Farnese

Charles Kœchlin à Henri-Irénée Marrou

(22 juin 1931)¹

2 rue Vauthier

Boulogne / Seine

Veillez noter s.v.p. mon changement d'adresse à partir du

27 juin ; je m'installe : 6 Square Henri

Delormel Paris (14^e)

27 juin 1931

Cher Monsieur,

Je m'excuse d'avoir tardé – étant surchargé de choses à faire ces temps-ci, à cause notamment, de mon prochain déménagement – à répondre à votre très intéressante lettre. Merci d'avoir pris soin de l'écrire ; c'est une joie pour un artiste – et même pour un critique – de sentir qu'on ne parle pas dans le vide et qu'il existe, de par le monde, des auditeurs qui vous comprennent. Lorsque d'aventure, en nous répondant, ces auditeurs nous dispensent les richesses d'une érudition à la fois sérieuse et intelligente, notre joie est double.

Quel exemple probant vous citez, du besoin pour tous les hommes de se représenter les choses ou les idées par des mots, pour y voir clair ! Et comme il apparaît manifeste que, faute du mot nécessaire, le philosophe peut commettre des erreurs ! Je dis : philosophe parce que malgré tout je pense que, s'ils ont réfléchi à ce qu'ils

¹ Lettre originale : Collection privée de la famille Marrou.

créaient, les créateurs de musique ancienne devaient bien se rendre compte que ce n'étaient pas des théorèmes de géométrie ni des raisonnements sur les rapports des nombres de vibrations, qui les aidaient à trouver des thèmes, à réaliser de la beauté. S'ils ont raisonné là-dessus, et s'ils ont raisonné juste¹, ils ont dû comprendre que le fait de trouver une belle phrase musicale était analogue à celui de trouver un beau vers, – et tout différent, au contraire, de l'analyse scientifique des intervalles musicaux, ou même des principes régissant la construction des gammes.

L'étonnant, c'est qu'on n'ait pas su distinguer (avant que saint Augustin ait entrepris de « sauver la musique ») que l'art de l'interprète est tout autre chose que celui du compositeur ²... Il est vrai, répondez-vous, que souvent il devait s'agir d'improvisations et que l'interprète, alors, était compositeur (bien que sans doute de second ordre). Ainsi ont dû improviser, s'ils en étaient capables, les aèdes et les trouvères.

En définitive, à en juger d'après les rares fragments qui subsistent, je pense que chez les Grecs de la belle époque le compositeur procédait, lui aussi, par intuition et quelquefois par improvisation (ce qui ne veut pas dire qu'il n'ait pas eu le sens de l'ordre.) – Au philosophe la musique pouvait sembler une science : 1°

¹ Ajout marginal de Charles Kœchlin : « et puisque (dit-on) Sophocle, Euripide, furent aussi des compositeurs, ces grands esprits ont dû raisonner sur la musique – raisonner juste. »

² Ajout marginal de Charles Kœchlin : « Je pense que la confusion fut faite surtout par ces Romains riches, avides de luxe et de divertissements, mais peu artistes. Je suppose qu'au temps de Périclès il en devait aller tout autrement. »

parce qu'on n'avait pas de mots précis pour distinguer la science de l'art, 2° parce qu'alors aussi l'on attachait beaucoup d'importance aux découvertes (relativement récentes) sur les lois des rapports de nombres de vibrations et des longueurs des cordes ; mais, s'il y avait une précision toute scientifique dans la manière de déterminer les intervalles des gammes, ces rapports acoustiques exprimables par des fonctions simples, ne pouvaient décider de la construction même d'une phrase, être les causes de la création d'une mélodie. Et s'il reste très vrai qu'une étroite union subsiste entre acoustique et arithmétique, – comme entre perspective et géométrie, – je ne serais pas étonné qu'à n'importe quelle époque les créateurs de beauté musicale se soient tenus (au moment de leur création) en dehors du domaine de l'acoustique.

Mais que conclure de tout cela ? Peut-être ceci, qu'en art les théories *a priori* (et même certaines théories *a posteriori*, lorsqu'elles défigurent les conséquences que l'on devrait tirer logiquement des faits) sont choses dangereuses. Théories scientifiques, et aussi théories morales et mêmes théories sociales : vous me citez un exemple frappant dans le mépris des chrétiens pour la sensibilité – mépris aggravé par le fait que l'on ne voulait point distinguer entre sensibilité artistique et sensation. De tout temps, les profanes qui pensaient s'y connaître ont voulu que l'art obéît à des théories préétablies. Aujourd'hui encore cela peut se déplorer. Les uns disent : l'art doit marcher avec son temps – s'inspirer de la machine puisque la vie s'oriente vers le développement de l'industrie, des usines, et que l'homme doit aboutir à l'obéissance machinale des insectes. – Les autres

proclament : l'art doit satisfaire « le plus grand nombre », ou ne pas exister.

Mais tout cela, c'est une autre histoire, comme dit Kipling, et j'espère traiter quelque jour la question dans la *Revue musicale*.

En attendant, je suis heureux qu'elle m'ait accordé l'hospitalité pour appuyer la thèse véritable de L. Landry (dont l'article sur *Phono-City* était entièrement ironique, lui-même n'étant jamais allé en Amérique mais il est réel qu'on y a essayé une Symphonie de Mozart par mouvement rétrograde, et l'on dit que cet essai a été fait sous la direction de W. Damrosch à New-York) ¹, – et que cela m'ait donné l'heureuse occasion de connaître vos idées sur la matière.

Veillez croire, cher monsieur, à mes meilleurs et très distingués sentiments,

Ch. Kœchlin



¹ Walter Damrosch (1862-1950). Chef d'orchestre.

Charles Kœchlin à Emmanuel Mounier

(28 mai 1945)¹

À M^r Mounier

28 mai 1945

Monsieur, j'ai toujours éprouvé une réelle sympathie pour votre revue *Esprit*, et j'ai souvent un plaisir à lire, à apprécier vos articles. – Mais aujourd'hui permettez-moi de vous adresser une protestation indignée, contre les termes d'un article de Mr Davenson au sujet de Fauré. Que Mr Davenson n'aime pas la musique de Fauré c'est son droit ; qu'il exprime une opinion d'une manière aussi catégorique, c'est encore son droit (encore que les critiques d'art abusent quelque peu de l'autorité qu'ils s'arrogent : présentent comme certaines et objectives, des opinions purement subjectives, passons...) – Mais que le même Mr Davenson accuse Fauré de moduler dès la 3^{ème} mesure dans la crainte que Mme la Pr[incesse] de P[olignac] « trouve ça banal » il y a là, à l'égard de Fauré non point seulement une diffamation, mas une réelle calomnie.² J'ai connu Gabriel Fauré assez intimement pour affirmer que jamais ce pur artiste ne s'est soucié du qu'en dira-t-on. Il avait bien d'autres chats à fouetter. Il ne pensait qu'à son

¹ Lettre originale : Paris, Médiathèque Gustav Mahler / Fonds Kœchlin, Correspondance, Boite n°19. – Il s'agit d'un brouillon de lettre.

² Winnaretta Singer, dite « Winnie », Princesse de Polignac (1865-1943). Mécène musicale.

œuvre, il ne rêvait que de s'exprimer avec toute la beauté musicale dont il était capable, cette beauté qui dépasse de si haut ses détracteurs il est particulièrement absurde autant qu'injuste, et qu'injurieux, de supposer qu'en composant ses admirables mélodies Fauré se soit mis à moduler, dissoner, chromatiser dans la crainte que sans ces modulations telle ou telle personne ne le trouvât banal. C'est contraire à la vérité historique. Et c'est une insulte à la mémoire de Fauré.

J'eus souvent, au cours de ma longue carrière, l'occasion de collectionner telle ou telle critique, d'abord celles sur *Faust*, sur *Carmen*, pour continuer par maintes paroles au sujet de *Pelléas et Mélisande*. J'en récoltai aussi sur Ravel « fruit sec du Conservatoire » ; j'en sais d'assez jolies sur moi-même. Mais les lignes de Mr Davenson m'apparaissent la plus grosse perle de ce collier, la plus lourde aussi.

Veillez croire etc...

Ch. Kœchlin.



Henri Davenson à Charles Kœchlin

(16 juin 1945)¹

Lyon, le 16 juin

Cher Monsieur,

Je ne sais si vous avez conservé le souvenir du petit Farnésien qui vous écrivait vers 1931 au sujet d'un article de vous dans la *Revue Musicale* sur Musique et Mathématique (article que j'ai tenu à citer plus tard dans ma thèse sur Saint Augustin) nous discussions, si j'ai bon souvenir, sur Boëce... J'évoque cette lointaine correspondance pour vous dire combien je tiens à votre bonne opinion et combien je suis fâché qu'une expression cavalière glissée dans ma chronique d'*Esprit* ait pu vous choquer. Croyez-le bien je n'ai pas voulu injurier la mémoire de Fauré et ce n'est que par manière de parler et canular normalien que j'ai cité le nom de Mme de Polignac : je respecte profondément la noblesse de caractère du vieux maître et si j'en ai contre lui c'est moins à son art (que j'apprécie plus que je ne veux bien le dire) qu'à un certain culte dont il est l'objet ; je crois son influence aujourd'hui pernicieuse et c'est contre le Fauréisme que je m'élève ; la place que Fauré occupera dans la musique éternelle n'est pas en jeu. Votre réponse me fait voir que j'ai été maladroit dans ma polémique : excusez-m'en, je vous prie.

¹ Lettre originale : Paris, Médiathèque Gustav Mahler / Fonds Kœchlin, Correspondance, Boite n°10.

Fr. Goldbeck m'apprend la création de *Contrepoints* : je serai heureux de vous rencontrer l'hiver prochain à Paris où je viens d'être transféré ; j'espère bien vous convaincre alors de l'honnêteté de mes intentions !¹

H. Marrou (Davenson)
Professeur d'histoire du christianisme à la Sorbonne.

Charles Kœchlin à Henri Davenson
(10 juillet 1945)²

À M^r Davenson
10 juillet 1945

Monsieur,

Excusez-moi de répondre tardivement à votre lettre. Je me suis trouvé, ces temps-ci submergé de choses à faire, et dans l'obligation de remettre à plus tard toute correspondance non urgente ; d'autre part, je ne voulais pas ne vous écrire que quelques lignes hâtives.

Je prends bonne note de vos explications relatives à Fauré (tout en regrettant que vous n'ayez pas

¹ Fred [Frederick] Goldbeck (1902-1981) critique, chroniqueur et musicographe d'origine américaine.

² Lettre originale : Paris, Médiathèque Gustav Mahler / Fonds Kœchlin, Correspondance, Boite n°10. – Il s'agit d'un brouillon de lettre.

reconnu la maîtrise de son art, et notamment la puissance souveraine de Prométhée)¹. Ce que vous me dites du fauréisme de certains épigones s'appliquerait aussi bien au ravélisme, au debussysme, au franckisme, au wagnérisme. De tous temps, les grands maîtres furent suivis par de fâcheux imitateurs, qui ont mué en défauts les qualités de ces maîtres. Et je me demande si le retour à Moussorgsky – (souhaitable certes, mais intelligemment effectué) n'amènerait pas, lui aussi, de regrettables pastiches du génial musicien de Boris Godounov, de Kovantchine, et du Mariage ? Comprendra-t-on la leçon que nous donne Moussorgsky ? Je le souhaite....

En ces dernières années d'ailleurs, il ne m'apparaît guère qu'une influence de Fauré s'exerce sur la jeune génération. Celle-ci vise surtout au rythme, et l'on y dénoncerait plutôt l'influence d'Honegger, de Strauss, de Strawinsky. Mais certains de ces jeunes écrivent avec beaucoup d'habileté, beaucoup de talent, et parfois très réussies, des musiques alertes, vives dynamiques. On leur reprocherait seulement de manquer parfois de lyrisme, d'amour, et de ne point se montrer capable de très beaux Andante, aux lignes chantantes et simples. Mais rien ne dit que certains, d'ici peu, n'y parviendront pas. Tout dépendra de la sensibilité qu'ils auront en eux-mêmes ; et il faut parfois assez longtemps à l'artiste pour qu'il parvienne à être soi.

Mais ce don d'être soi, qui fut celui de Moussorgsky, fut aussi bien celui de Fauré, comme également de Gounod (dans ses meilleures œuvres), de

¹ *Prométhée* (1900) tragédie lyrique en trois actes sur un livret de J. Lorrain et A.-F. Hérold. Musique de Gabriel Fauré.

Bizet (dans l'Arlésienne et dans Carmen), de Berlioz, de Lalo, de Magnard, de Roussel, de Ch. Bordes, de Paul Dupin, de Maurice Emmanuel, et du Lyonnais Fr. Berthet.¹

Il me reste à souhaiter que vous connaissiez mieux Gabriel Fauré ; ce jour-là, vous reviendrez sûrement sur l'opinion émise dans votre article : C'est dans cet espoir que je prends congé de vous, en m'excusant d'avoir disserté si longuement sur des choses évidentes que certainement vous admettez aussi bien que moi-même...

Ch. Kœchlin

¹ François Berthet (1873-1956), Charles Bordes (1863-1909), Paul Dupin (1865-1949), Maurice Emmanuel (1862-1938), Édouard Lalo (1823-1892), Albéric Magnard (1865-1914), Albert Roussel (1869-1937). Compositeurs.

DE LA REFLEXION SUR L'HISTOIRE A UN NOUVEAU TYPE
DE CORPUS EPIGRAPHIQUE

PAR NANCY GAUTHIER
Professeur d'université honoraire

Cet article fut rédigé à l'occasion d'un colloque sur Henri Marrou décédé depuis peu (1976), qui se tint en mai 1978 à l'École Normale Supérieure de la rue d'Ulm, à Paris. Les actes de ce colloque ne furent jamais publiés. L'article que j'avais remis à l'époque a miraculeusement refait surface il y a peu. En relisant ce texte écrit il y a plus de 30 ans, j'ai été frappée de son actualité au moment précis où nous mettions la dernière main au Recueil des Inscriptions de Salone chrétienne (Salona IV, Rome-Split 2010). Les débats évoqués ici ont encore fait l'objet d'après discussions entre la partie française et la partie croate travaillant en commun à l'élaboration de ce corpus. Il serait facile d'enrichir le texte ci-dessous en l'illustrant de multiples exemples empruntés à des corpus épigraphiques récents qui ont mis en application les préceptes de la méthode « marrouaque ». À la réflexion, il m'a paru plus judicieux de laisser au texte sa fraîcheur d'origine, sa valeur de témoignage pour une époque où le Recueil des Inscriptions chrétiennes de la Gaule, I, était directement issu d'une réflexion élaborée peu à peu au cours de séminaires hebdomadaires dirigés par H. Marrou lui-même.

N.G.

En 1954, Henri Marrou publiait *De la connaissance historique*. Il semble que ce soit un de ces livres qui, « ayant exercé une grande et durable séduction », deviennent

« démodés et comme inutiles pour avoir été profondément assimilés¹ ». Pour ne prendre que deux thèmes, la nécessaire sympathie de l'historien avec l'objet de son étude d'une part et, d'autre part, l'impossibilité de distinguer, dans le travail historique, deux étapes indépendantes – d'abord établissement de « faits » à l'état pur, puis mise en œuvre par l'historien – paraissent aujourd'hui des banalités.

Pourtant, avec cette « mentalité d'insecte spécialisé » que dénonçait Marrou², on continue à publier des volumes du *Corpus Inscriptionum Latinarum* [CIL] ou des *Inscriptiones Christianae Urbis Romae* [ICVR] conformes au schéma de rédaction mis au point au XIX^e siècle, sans s'apercevoir à quel point ce schéma est tributaire de la conception positiviste dénoncée par ailleurs³. En effet, quelle est la finalité d'un corpus type *CIL* sinon de mettre à la disposition du chercheur une masse de documents bruts, dans laquelle l'historien puisera pour élaborer une œuvre proprement historique ? À la limite, il suffirait à cet « OS » de la science qu'est l'épigraphiste de savoir copier correctement un texte en capitales pour mener sa tâche à bien. À d'autres le soin de comprendre, d'analyser, de dater, bref d'en faire l'exploitation historique.

Certes, cette méthode permet de faire vite et de porter commodément un grand nombre d'inscriptions à

¹ Comme il disait lui-même à propos de Dilthey : *De la connaissance historique* (Paris : Éditions du Seuil, 1975) p. 17 (Coll. *Points-Histoire*).

² *Ibidem*, p. 8.

³ Je me limite ici au domaine épigraphique mais on trouverait des exemples analogues dans d'autres sciences auxiliaires : cf. les éditions critiques où le chercheur croit pouvoir dissocier l'établissement du texte de sa compréhension.

la connaissance de tous. À ce titre, elle continue à se justifier, voire à se recommander et il n'est pas nécessaire, je pense, d'insister sur l'irremplaçable valeur du *CIL* ou des *ICVR*. Mais dans l'intervalle, dans le hiatus qui sépare le collecteur d'inscriptions de l'historien, quelle déperdition ! C'est au niveau le plus concret, le plus modeste, le plus immédiat qu'il n'existe pas de faits à l'état pur. Pour copier correctement une inscription, il faut déjà la comprendre. Combien de fois constatons-nous que le copiste, ancien ou moderne, a déformé un texte faute de l'avoir compris, laissant échapper une lettre ligaturée avec une autre, prenant un signe d'abréviation pour une lettre, et ainsi de suite ! Et quel appauvrissement dans l'exploitation historique que l'on peut faire d'une inscription si on ne la connaît que par l'entremise du *CIL* ! Le site et les conditions de la trouvaille, en particulier, sont toujours indiqués sommairement. Or un autel élevé à la frontière de deux territoires, par exemple, n'est pas forcément dédié aux *fines* divinisées ; pour l'identifier comme indication de limite et pas seulement comme la n-ième dédicace à Silvain, il faut bien connaître la géographie antique et la topographie moderne de la région : sinon, le lieu de trouvaille mentionné au corpus ne sera d'aucune utilité.

Outre qu'elle considère – à tort – que la compréhension du texte et de son environnement ne modifierait en rien la lecture de la pierre, la conception classique du corpus type *CIL* part donc d'un autre présupposé implicite : c'est que le document parle tout seul ; que n'importe quel historien à peu près compétent sera capable de l'exploiter de façon satisfaisante. Bien sûr, si l'on veut seulement savoir le nom de celui qui était

enterré là, une courte initiation suffira. Mais la plus banale épitaphe en dit beaucoup plus à qui sait l'interroger. Et qui saura l'interroger sinon celui qui l'a vue, qui la connaît à fond, qui en a examiné beaucoup d'autres semblables, qui l'utilise comme source de son enquête, bref la personne qui s'y intéresse assez pour en être à la fois l'éditeur et l'utilisateur ?

Ceci montre que la conception « marrouaque¹ » de l'histoire débouchait nécessairement sur une nouvelle conception du travail épigraphique. Il a lui-même mis en œuvre cette nouvelle méthode dans les nombreux articles d'épigraphie qu'il a publiés tout au long de sa carrière, sans parler du *Recueil des Inscriptions chrétiennes de la Gaule* [RICG] qui fut l'un des grands centres d'intérêt de ses dernières années. Mais bien d'autres l'ont utilisée sans même avoir le sentiment de l'imiter ou de lui devoir quelque chose sur ce point, tant elle découlait naturellement de la conception de l'histoire qu'il avait puissamment contribué à accréditer. Dans ce nouveau type de publication épigraphique, l'historien n'a pas trop de toute sa compétence et de toute la richesse de sa culture pour aborder le plus modeste *titulus*. Plutôt que de rassembler pêle-mêle un matériel aussi vaste que possible, il choisira d'éditer un lot d'inscriptions sélectionnées, en fonction de sa compétence particulière à le traiter (connaissance du site pour un archéologue, connaissance du cursus pour un historien des institutions, etc.) Et il les

¹ Pour reprendre l'adjectif que Marrou lui-même avait forgé sur son patronyme.

accompagnera du commentaire qui, seul, les transformera en « matériau historique¹ ».

L'épigraphie chrétienne fournit une bonne démonstration de ce que j'avance ici, à savoir qu'une inscription sans commentaire n'est pas encore un matériau exploitable pour la construction historique : moins « noble » que son homologue classique, l'épigraphie chrétienne est plus rarement maîtrisée par les historiens et, quoique beaucoup d'inscriptions soient depuis longtemps là, dans le *CIL* et ailleurs, à la disposition de qui veut les utiliser, on constate qu'en l'absence d'éditions commentées, elles sont fort négligées par les historiens des institutions, de la langue, de la culture, de la société. Prenons un cas concret, celui de *CIL* XIII, 3690, une inscription connue depuis 1626. Elle fait état en toutes lettres, d'un *cursor dominicus*. À ma connaissance, cependant, cette fonction n'est nulle part citée dans les ouvrages qui traitent des institutions mérovingiennes. C'est qu'il fallait la commenter en détail² pour s'apercevoir que le personnage cité ne pouvait être ni un courrier impérial, l'inscription étant « évidemment » tardive (mais l'évidence n'existe que pour l'épigraphiste averti), ni un courrier ecclésiastique pour la double raison que cette fonction n'est point attestée et qu'elle ne

¹ Bien entendu, je n'ignore pas que les derniers auteurs de *corpus* traditionnels ont aussi écrit toutes sortes d'articles épigraphiques du nouveau type et sont donc parfaitement conscients de la nécessité de ces derniers. Je me contente d'explicitier ce qui, chez les épigraphistes, reste parfois implicite, comme en témoignent les pressions exercées sur H. Marrou pour que le *Recueil des Inscriptions chrétiennes de la Gaule* obéisse aux canons d'un corpus traditionnel.

² Voir N. Gauthier, *RICG* I, 138.

s'appellerait pas ainsi, et qu'en conséquence il ne pouvait s'agir que d'un fonctionnaire au service des rois d'Austrasie. Voilà du même coup trouvé un nouvel exemple de continuité entre Empire romain et royaumes francs.

Pour avoir fréquenté pendant dix ans le séminaire où s'élaborait le *Recueil des Inscriptions chrétiennes de la Gaule*, je peux dire comment les principes théorisés dans *De la connaissance historique* s'y mettaient en œuvre tout naturellement, sans même que nous ayons conscience de les appliquer.

– L'humilité devant le document, d'abord : « la crainte salutaire que nous devons ressentir, c'est moins d'être trompé que de nous tromper, de ne pas être capables de comprendre¹ ». Avec quelle vigilance Marrou nous invitait à chercher encore lorsque nous étions trop vite tentés de conclure à une « faute du lapicide » pour masquer notre incompréhension ! Et bien souvent, en effet, on pouvait tenter une hypothèse favorable au malheureux lapicide.

– La sympathie avec l'objet de son étude, ensuite ; cette amitié qui, comme les autres, se cultive par la fréquentation : comme nous les défendons, nos barbares, quand quelqu'un prétend les juger à l'aune de Cicéron ! Aux classiques qui, au nom du Beau en poésie latine, mettraient au panier tous les *carmina* funéraires du VI^e siècle, nous opposons le Beau de Fortunat : de fait, nous sommes devenus capables de comprendre et même d'apprécier ce style alambiqué, de porter un jugement

¹ *De la connaissance historique*, *op. cit.*, p. 96.

esthétique motivé sur la qualité d'un *carmen* ou d'une écriture.

– Enfin, l'équation personnelle de l'historien intervient, dans le travail épigraphique comme ailleurs. Paradoxalement, nous nous mettons plus facilement d'accord sur le sens de vers obscurs et elliptiques à souhait que sur celui d'un texte informe émanant d'un quasi-illettré. C'est que nous sommes tous des héritiers de la culture littéraire traditionnelle que Fortunat et ses pairs incarnaient en leur temps. Et qu'au contraire, nous autres universitaires savons beaucoup moins bien comment fonctionne un esprit à culture rudimentaire. Il y a entre nous un débat, sans cesse renaissant parce que la solution du problème nécessiterait un long détour par la psychologie des masses, ce que nous avons toujours éludé : quand on trouve *ossa Vrsino* au lieu d'*ossa Vrsini*, doit-on traduire « les os d'Ursinus » ou bien « les os à Ursinus » (la faute, ici peut être « traduite » littéralement en français) ? Ou encore, lorsqu'on n'arrive pas à construire une phrase de façon satisfaisante, doit-on songer que le lapicide a oublié un mot, ou que nous ne saisissons plus comment il a construit sa phrase mais qu'en tout état de cause cette construction existe et qu'elle était claire pour lui si elle ne l'est pas pour nous – ou bien devons-nous songer qu'il s'est contenté de jeter quelques mots significatifs, en touches impressionnistes, sans se soucier de les relier par une construction logique, obtenant ainsi une phrase qui n'était pas plus claire pour ses contemporains que pour nous, mais dont l'approximation lui suffisait ? Manifestement, ceux parmi nous que les hasards de la vie amènent à fréquenter plutôt des personnes appartenant à un milieu socio-culturel

élevé sont portés à penser que l'auteur de l'inscription savait ce qu'il disait, qu'il faut chercher le sens, la construction grammaticale. Et au contraire, ceux d'entre nous que l'expérience quotidienne confronte plus souvent avec les malentendus du langage populaire seront plus enclins à penser qu'au niveau de culture qui était celui même des notables mérovingiens, les tournures équivoques étaient aussi supportables que de nos jours et qu'il n'était pas plus nécessaire alors qu'aujourd'hui d'avoir éclairci sa propre pensée avant de l'exprimer. Quel était le Q.I. moyen d'un notable mérovingien ? Immense question !

Il n'y a donc pas beaucoup d'inscriptions banales, ou plus exactement d'inscriptions ne posant que des questions banales. Or c'est dans l'art de poser aux documents des questions intelligentes qu'Henri Marrou excellait. Que l'on songe à son fameux article *Palma et Laurus*¹. Il rassemble tous les documents qui présentent l'énigmatique monogramme PL ou PEL, il les étudie, les compare : c'est le travail de l'insecte. Mais c'est l'historien familier de la civilisation antique qui trouve la solution que cherchait l'érudit : « *Palma et laurus* : la voilà bien, l'association d'images que nous cherchions ! Beaucoup mieux que la notion abstraite de *praemia*, c'étaient les images concrètes de la palme et de la couronne de laurier qui surgissaient tout naturellement à l'esprit d'un ancien lorsqu'il évoquait l'idée de la victoire agonistique (et vue la place que tenaient les jeux dans sa vie, comment la victoire agonistique n'eût-elle pas été la forme la plus

¹ *Mélanges d'archéologie et d'histoire*, 58 (1941-1946), p. 109-131. Réédité dans *Patristique et Humanisme* (Paris : Éditions du Seuil, 1976), p. 157-172.

immédiate que recevait dans sa pensée la notion de victoire tout court ? ¹ »). Alors, par ce mouvement hélicoïdal de la pensée qui lui était cher, ces trois modestes lettres, une fois identifiées, débordent à leur tour du simple champ épigraphico-numismatique qui était le leur à l'origine : elles évoquent les jeux du cirque mais aussi le triomphe sur l'au-delà d'humbles mortels et, pour finir, « nous assistons à une véritable surestimation métaphysique des choses du cirque : transposant à l'échelle cosmique les victoires du cirque lui-même conçu comme une image du monde (le parcours des chars tournant autour de la piste n'imitait-il pas celui de la terre et des astres ?), les croyances antiques faisaient de la victoire de l'aurige un présage et un symbole de la Victoire en soi – et d'abord, on le sait, de celle de l'Empereur... Notre monogramme, aux exemples si nombreux et si variés, atteste combien obsédante était la présence des choses du cirque dans l'imagination des hommes du Bas-Empire : vie quotidienne, vie éternelle, sort de l'Empire, sort de chacun, tout pouvait être pensé à son image ; il n'est pas d'ambition à laquelle ne convînt également la récompense suprême : *p(alma) e(t) I(aurus)*²).

Il faut le temps de reprendre son souffle après avoir vu s'entrouvrir de telles perspectives. Marrou ne s'estimait jamais satisfait d'avoir tout simplement « déchiffré » une inscription. Il ne l'abandonnait qu'après lui avoir posé avec insistance la question : « Qu'apportes-tu à l'histoire ? » Que le nom banal de Victor apparaisse sur une épitaphe sous la forme *Vector*, ce n'est pas seulement

¹ « *Palma et Laureus* », art. cit. dans *Patristique et Humanisme*, p. 169.

² *Ibidem*, p. 171-172.

ce fait philologique qu'on appelle contrépel. C'est un témoignage pour l'histoire de la langue car ce n'est pas un hasard si cette forme rare apparaîtrait justement en Gaule, dans une région où le I bref et le E long se prononçaient de la même façon. C'est aussi un témoignage pour l'histoire de la culture car, justement, le I long de Victor s'est toujours prononcé I, et l'erreur orthographique provient de l'excès de scrupule d'un semi-lettré conscient que la notation phonétique, dans le cas de I et de E, recélait des embûches, mais incapable de les éviter. Et voilà le petit Victor, un bébé de onze mois¹, versé au dossier de la grande histoire !

En somme, l'épigraphie ne consiste plus à offrir au lecteur la simple transcription sur papier d'un texte porté par une lourde pierre, mais à étudier le document « en vue d'atteindre, par lui, le passé ² ». L'épigraphie est, dit-on, une science auxiliaire. Auxiliaire certes, mais, autant qu'une science, un art.

¹ Le *titulus* choisi comme exemple figure dans le *RICG* sous le n° 66.

² *De la connaissance historique, op. cit.*, p. 117.

SOIXANTE ANS D'HISTOIRE DE L'ÉGLISE DE FRANCE :
UN ELEVE DE MARROU, DEVENU EVEQUE, TEMOIGNE

PAR MONSEIGNEUR MICHEL COLONI
Archevêque émérite

Ce texte est celui de la conférence prononcée par Monseigneur Michel Coloni lors de l'Assemblée générale du vendredi 15 octobre 2010. Nous en avons conservé, à sa demande, le style oral.

Merci de votre invitation. Je ne sais pas si le résultat correspondra tout à fait à l'attente. Les relations communes que nous avons avec Henri Marrou justifient que j'aie accepté.

C'est un vieil homme qui vous raconte des histoires. Je m'en excuse à l'avance.

C'est un travail de mémoire. Et ça apparaissait à travers les remarques qui viennent d'être faites au début de cette Assemblée générale. Ce souci de mémoire et de transmission des mémoires est un souci très fort dans la société française et dans l'Église de France. Et donc demander en écoutant un témoin, en particulier, comment il a vu, il participe, il a réagi à cette histoire correspond à une préoccupation d'aujourd'hui. J'ai envie de nuancer tout de suite. Car quand on parle de mémoire, on peut rêver d'une mémoire unique dans laquelle tout le monde se retrouverait, s'identifierait. Nous savons bien que ce n'est pas le cas. Il faut parler des mémoires au pluriel. Pour mille raisons et quelquefois cela peut aller jusqu'aux affrontements. On va bien y faire allusion.

Parlons donc *des mémoires*, des témoins, qui s'efforcent de transmettre, mais s'ils sont lucides, ils savent les limites individuelles, personnelles, de leur mémoire. Et ne s'étonnent pas qu'elles ne soient pas forcément partagées. Pourquoi en parler ? Eh bien peut-être, non pas pour parvenir à une mémoire unique qui est peut-être impossible, mais pour parvenir à des mémoires qui se reconnaissent les unes les autres. C'est très important, et dans une perspective ecclésiale, c'est un effort de mémoires (au pluriel) qui construisent une communion. Ce n'est pas si simple.

Alors, voilà, on va s'y essayer, en pensant que ces quelques remarques s'inscrivent, non seulement dans notre Église de France, mais dans une société française où ce que je viens de dire s'applique tout à fait. Et où faute de maîtriser ces mémoires, on aboutit souvent à des conflits, des incompréhensions qui sont finalement négatrices, destructrices. Alors, compte tenu de ces nuances, ces mémoires sont les mémoires d'un témoin. L'expression a été reprise dans le titre. Je ne veux pas transformer notre conversation en confession publique ou... Mais qui est le témoin ? Un témoin conscient de ses limites, et conscient de ses limites, y compris dans la connaissance de Marrou.

I – LE TÉMOIN DE MARROU.

Vous dire ce qu'a été ce Marrou que j'ai connu, ce que j'ai conscience d'en avoir reçu, ce dont je lui suis reconnaissant, – mais je ne suis pas historien, même si vous avez la gentillesse de le dire. J'ai pas mal fréquenté les historiens. J'ai quelque affinité avec cette famille d'esprits. Mais enfin... Alors, qui est le témoin ? Il vaut

sans doute la peine de dire que ce témoin, c'est un héritier, comme chacun d'entre nous, de familles au pluriel que je commencerai par qualifier de chrétiennes, et j'ajoute que le foyer parental doit être qualifié de catholique : ma nuance tient à ce que ma famille paternelle était d'un catholicisme rigoureux, bon, c'est bien, pourquoi pas ? Ma famille maternelle a été très marquée par la conversion de mon grand père au protestantisme en 1900, et une partie de la famille était attachée au protestantisme, y compris avec des pasteurs. Mon Dieu, pour un enfant, un adolescent, d'entrée de jeu, c'est important à noter. Avant l'œcuménisme, le voisinage – et un voisinage familial et amical – existait.

Ma carte d'identité, c'est aussi une date de naissance. Quelques dates : je suis né en 1927 ; j'ai donc 83 ans maintenant, c'est comme ça ; je suis rentré au séminaire des Carmes, en pensant me préparer à être prêtre, à l'âge de 20 ans, en 1947 ; j'ai été ordonné prêtre au service du diocèse de Paris en 1954 ; j'ai été, pour le service du diocèse de Paris, ordonné évêque, évêque auxiliaire de Jean-Marie Lustiger, en 1982 ; et je suis parti à Dijon dont j'ai été évêque, et *in fine* archevêque, (non pas en reconnaissance de mes mérites, mais parce que l'épiscopat français était réorganisé à ce moment-là) en 1989 jusqu'en 2004 ; et maintenant, je suis vieux, je suis en retraite, et je suis ce qu'on appelle un évêque émérite, ou un archevêque émérite. C'est une manière d'évoquer les étapes pour nous, les moments d'une histoire : histoire collective, histoire commune, mais enfin ça n'est pas la même chose d'avoir eu 13 ans en 1940, ou d'avoir eu 3 ans ou d'avoir eu 23 ans.

Au plan plus psychologique, il se trouve – je ne sais pas trop pourquoi – cela doit tenir possiblement à un caractère personnel, peut-être à une éducation, peut-être à un milieu familial, un goût pour les histoires et pour l'Histoire tout court. Si je faisais la liste des livres qui m'ont été donnés, que j'ai lus, ça m'a toujours intéressé de savoir comment on avait vécu avant moi, plus ou moins, avant. Et cela m'a orienté – après le bac, il fallait faire quelque chose – en sachant que cela risquait de se terminer au séminaire – vers une licence d'histoire.

Ma rencontre avec Marrou en est une conséquence. Et puis vous l'avez rappelé, c'est vrai, – c'est le troisième trait pour situer le témoin – il se trouve que, par expérience personnelle, par les engagements que je me suis efforcé d'assumer, les services que je me suis efforcé d'assumer, pendant quand même un demi-siècle, j'ai beaucoup travaillé – il faut prendre un terme très général – avec l'institution scolaire et universitaire au sein de la société française (Mgr Veillot disait : « De la maternelle au Collège de France ») : je n'ai pas beaucoup fréquenté la maternelle, encore moins le Collège de France, encore que..., mais il se trouve que ça a été école catholique et l'école publique, je suis passé de l'un à l'autre, parce c'est comme ça, mais c'est important : ça a été enseignement supérieur public (Sorbonne) et enseignement supérieur catholique, à l'Institut catholique de Paris, en préparant une licence de théologie, après la licence d'histoire passée en Sorbonne. Ça a été dans les ministères : aumônier de lycée, aumônier d'étudiants, aumônier au service de la Paroisse universitaire (on va y revenir) dans l'enseignement public. Ça a été le Centre catholique des intellectuels français, l'assistant ecclésiastique. Ça a été – à

travers tout cela – une familiarité avec ce monde de l’enseignement, au sens très large, et il s’est trouvé, quand j’ai été évêque, que j’ai été chargé, pendant une dizaine d’années, de la Commission épiscopale du monde scolaire et universitaire. Cela avait un aspect un peu administratif, mais cela continue, si vous voulez, cette fréquentation qui se poursuit jusqu’à aujourd’hui, mais là sous le signe de l’amitié.

Alors quand est-ce que j’ai rencontré Marrou ? J’essaie de faire un pointage analogue. Première rencontre de Marrou, c’est la rentrée universitaire – premier trimestre universitaire, 1945/1946 ; Marrou vient d’être élu professeur à la Sorbonne, c’était son premier cours en Sorbonne ; j’ai suivi son cours pour obtenir le certificat de licence d’histoire ancienne, avec Yves-Marie Hilaire, et avec une grande admiration pour ce professeur qui n’était pas comme les autres. Je n’étais pas le seul. On va y revenir tout à l’heure.

Mais les années passent. Il se trouve que, de 1954 à 1963, – neuf années durant – pour les étudiants de Sorbonne, au Centre Richelieu, je suis l’aumônier qui travaille avec les étudiants d’histoire (1954-1963). Les étudiants d’histoire, il leur arrive d’inviter Marrou à donner une conférence une fois par an généralement, une fois tous les deux ans, trois ans au Centre Richelieu, et Marrou acceptait tout à fait. On y reviendra tout à l’heure. Je voyais Marrou autrement à ce moment-là, que quand j’étais étudiant, quelques années avant, au certificat d’histoire ancienne ; j’entrevois un travail, une influence, une éducation qu’il développait et dont les étudiants d’histoire étaient les premiers bénéficiaires, avec – pardon pour tel ou tel – la « bande à Marrou » car,

finalement, autour de Marrou, il y a beaucoup d'étudiants qui l'ont choisi comme patron ou d'un diplôme ou d'un travail d'enseignement supérieur, une thèse, une carrière. Là je mesure (je ne suis pas un historien, sinon un amateur) ce que sont vraiment les élèves de Marrou et ils le méritent à un titre plus fort et plus précis que celui que je pourrais revendiquer.

Le temps passe. En 1963, je quitte le Centre Richelieu pour la Paroisse universitaire, et je me souviens : c'était dans les locaux de la paroisse universitaire d'alors (rue d'Assas), du groupe de l'enseignement supérieur se réunissant régulièrement ; l'aumônier y allait, et je retrouve Marrou et Mme Marrou, et la première fois, en fin de réunion – c'était un dimanche après-midi – je célébrais la messe. En me retrouvant derrière l'autel, j'avais mon professeur, là – il n'était pas au premier rang, mais il était là. Eh bien, voilà ! Et autre souvenir du même type : dans les années qui ont suivi, avec ce groupe, on avait (c'était une idée sympathique) accompagné le pèlerinage des étudiants à Chartres, pas sur la route. Avec les professeurs, le poids des années se fait sentir, mais en parallèle, y compris pour les étapes, et aux étapes, un échange. Je me souviens de la simplicité de Marrou alors qu'on échangeait : je me permettais d'intervenir, je faisais référence à telle ou telle page du Nouveau Testament et Marrou disait : « Mais le Père a raison ».

Et puis, en 1966, je complète mes activités en succédant à l'abbé Biard comme assistant ecclésiastique du CCIF (Centre catholique des intellectuels français). Je retrouve Marrou qui était vice-président et auquel on

avait recours assez souvent. Et il ne refusait pas. Cela fait quand même beaucoup de rencontres avec Marrou.

Alors, j'en rajoute encore une, d'un tout autre ordre : la mi-mai 1968, un peu agité à ce moment-là, et je me souviens de l'appel de Jean-Marie Lustiger qui était encore directeur du Centre Richelieu, me disant : « Mais les professeurs ? Est-ce que t'as pris contact avec Marrou ? » On ne savait pas trop à quoi ça pouvait tourner. Mais enfin, je téléphone avec Marrou et on parle un petit moment ensemble. Ça m'a beaucoup frappé – j'y reviendrai tout à l'heure. Cela m'a beaucoup frappé parce qu'aussi simplement que je le connaissais, aussi simplement que ce que les relations que je viens d'évoquer, il m'a dit : « Mais, *qu'est-ce qu'ils veulent, ces étudiants ?* » Il ne comprenait pas. Je crois qu'il a mieux mesuré dans les mois qui ont suivi, les années qui ont suivi, les différents niveaux où il s'était passé quelque chose. Voilà.

Alors, derrière cela, ce sentiment : au moins, – je reviens après là-dessus – au moins, un historien qui, réfléchissant non seulement à la technicité de telle ou telle période qu'il étudiait, mais à ce que représente la démarche de l'historien, la connaissance de l'histoire, les chances de l'histoire, refusait – on y a fait allusion tout à l'heure – refusait, bien sûr, de se laisser embarquer dans une vision marxiste qui se portait très bien dans toute une partie du monde étudiant ; il a aidé des gens à garder une distance critique, intelligemment critique. Et – je ne sais pas trop si le mot est juste – une vision de l'« histoire économiste », les *Annales*, structuralisme, etc, etc..

Voilà le témoin, voilà les circonstances dans lesquelles il a rencontré Marrou et là-dessus, j'essaie d'abord d'évoquer ces soixante ans d'histoire de l'Église de France.

II – SOIXANTE ANS D'HISTOIRE DE L'ÉGLISE DE FRANCE.

J'affirme, au cas où vous auriez des doutes sur ce sujet, que ce que je vais dire maintenant ne m'empêche pas de croire à « l'Église catholique, apostolique, romaine », tout ce que vous voudrez et je ne pense pas que... j'y crois, je continue à y croire, peut-être naïvement, mais j'y crois. Mais si je pense aux soixante ans qui viennent de s'écouler, j'ai envie de dire que j'ai servi trois Églises, ou trois visages d'Église, – et ça ne va pas tout seul – et si je fais mémoire du parcours que j'ai essayé de suivre – ça c'est un souvenir très fort – mais trois Églises, une Église unique.

1°) La première – j'ai envie de dire – pendant vingt ans, de 1945 à 1965 ; 1945, c'est la fin de la guerre, de la deuxième guerre mondiale ; 1965, c'est la clôture du concile Vatican II. Et ça représente (reportez-vous aux lignes précédentes, vous voyez à peu près ce qu'il m'a été demandé de faire pendant ce temps-là, ce que j'ai fait, comme j'ai pu). Quelle est cette Église que j'ai servie à ce moment là et dont j'ai gardé mémoire ? C'est une Église qui portait profondément en elle le souvenir d'un siècle et demi difficile, depuis la Révolution française, l'Empire, le XIX^e siècle, la première moitié du XX^e siècle ; il y avait eu des heures faciles et des heures très difficiles, des heures de conflits, une Église qui, en France, s'était située souvent en position défensive, peut-être avec une certaine

rigueur, ou une certaine raideur. Mais, enfin, cette Église, elle tenait sa place dans la société française, ce n'était plus la place d'autrefois, mais c'était une place importante, et ceux qui y appartenaient, plus ou moins selon les milieux, les âges, les générations, appartenaient à une institution forte, le percevaient comme cela. Alors, il se trouve que 1945-1965, c'est quand même une période extraordinaire. Cette Église qui a peiné connaît un élan missionnaire vers le monde qui l'entoure tout à fait extraordinaire : c'est la mémoire, mais partagée avec beaucoup. Quoi par exemple ? C'est cette Église où l'Action catholique, la JEC (Jeunesse étudiante chrétienne) par exemple, la Fédération Française des Étudiants catholiques, – autre exemple – joue un rôle non négligeable, et ça dans le milieu privilégié qu'était le milieu scolaire et universitaire ; il n'y avait pas que ça : la Mission de France, la Mission de Paris, ce qui se passait en banlieue parisienne à Ivry, Madeleine Delbrel, j'ai connu des gens qui en étaient, un élan missionnaire assez enthousiasmant quand même ; encore, la famille spirituelle du Père de Foucauld, le Père René Voillaume et les Petits Frères, Mère Magdeleine, Sœur Magdeleine, fondant les Petites Sœurs de Jésus, surtout avec les Petites Sœurs de Jésus, une expansion rapide un peu étonnante, ça n'était pas rien quand même ! Alors continuons : le Centre Richelieu, certains l'ont connu, je l'ai bien connu, c'était une création ; le CCIF, c'en était une autre, issue de la Paroisse universitaire pour mille raisons : on était vraiment dans une *Église qui passe au monde*. Enfin, quand j'étais en Théologie à la Catho, Daniélou, tous les professeurs que j'ai eus n'étaient pas de ce type. Un Daniélou, un Père Henry, par exemple, jésuite, un père Bouyer à sa manière – pour moi, c'est lié à

cette Église que j'ai bien aimée, et qui était passablement enthousiasmante.

2°) Après, j'ai servi une deuxième Église : vous vous souvenez de mes précautions de langage au début ; c'est 1965 à 1980 : 1965-1980, c'est le lendemain du concile, mise en œuvre du concile, avec beaucoup de problèmes et de diversités qui se développent à ce moment là ; je dirais une *Église contestée en son sein* : c'est pas l'anticléricalisme des vilains qui tournaient autour de l'Église à la fin du XIX^e siècle, il y a toujours des méchants bien sûr, à l'extérieur, mais il y avait des tensions qui étaient internes, et qui étaient considérables : alors, par exemple – on est dans les lendemains du concile, dans les mises en œuvre du concile – par exemple, la mise en cause de la *symbolique architecturale et rituelle du catholicisme français* ; je vous en donnerai un exemple tout à l'heure ; ça a été réel quand même, avec ce boulet : *transformer* en s'autorisant du concile, quitte à aller trop loin au gré d'autres qui, les uns, disaient : « attention, on peut pas faire n'importe quoi » – et les autres qui disaient : « Oh, ben, alors, si c'est ça, nous, on fabrique notre Église à côté ». C'est les années 65-80 quand même.

Autre exemple : veille du concile. Marc Oraison, camarade de séminaire pour qui j'avais beaucoup d'admiration, lance dans *Le Monde* un bateau qui continue à flotter allègrement : interrogation sur le célibat sacerdotal. Et encore, encore un peu plus tard, la difficile affaire de la maîtrise de la fécondité : *Humanae Vitae* (1968). On peut continuer. Alors, bien sûr, la France n'était pas toute l'Église. Ce n'est pas sans liens avec mai 1968 et les lendemains de mai 1968, multiples, et où j'ai le sentiment que Marrou – mais je le redirai après – a été

surpris, et s'est efforcé à un discernement intelligent, ce qui n'est pas étonnant de sa part ; mais enfin, il n'a pas suivi tout le monde.

3°) Alors, troisième Église – toujours la même Église – mais troisième Église pour moi, elle commence dans les années 1980 ; alors, pour le catholicisme français qui n'avait pas attendu les années 1980 pour parcourir les routes du monde, il y a eu un temps où l'Afrique a été évangélisée, pour une part notable, par le clergé français : religieux, etc... ce n'était pas rien, et puis aussi l'Océan Pacifique ; donc, tout ne commence pas dans ces années 1980. Mais il est clair que, qu'il s'agisse, je crois, de la société ou qu'il s'agisse aussi de l'Église, le regard porté sur cette planétarisation de l'existence, et dont nous vivons aujourd'hui, et qui pose un tas de problèmes, c'est dans ces deux, trois décennies qu'on a été affrontés et appelés à réagir. Comment ?

Et quelque chose qui paraît aussi important peut-être. Le développement d'un univers médiatique ; on l'a vécu : transformations prodigieuses en 30 ans ; il n'y a aucune raison pour que le phénomène s'arrête, avec tout ce qu'on peut admirer et le sentiment quand même que ça bouleverse beaucoup plus que simplement une invention technique. Ça change quelque chose aux rapports entre les personnes, entre les groupes, au sein de la société. Et on ne sait pas exactement où on va.

C'est un défi numéro 1. Alors, pendant ce temps-là, on a, me semble-t-il, une Église catholique française qui se mondialise, et ce n'est pas très commode à vivre ; encore une fois, on était sorti au-delà de nos frontières

depuis déjà des années et des décennies, mais pas comme ça se passe maintenant. Ça peut se discuter, mais enfin...

En évoquant ces trois Églises auxquelles j'ai appartenu, que je me suis efforcé de servir, la première chose que je dois reconnaître humblement, c'est que j'ai mis beaucoup de temps à entrevoir, à comprendre un petit peu ce que je viens d'esquisser. Alors, il peut y avoir des gens plus malins qui, certainement, ont pigé plus vite, mais je ne suis pas certain que tous aient pigé tout à fait comme il fallait piger et n'aient pas mélangé un peu les mémoires et transféré leurs réactions du temps de l'Église numéro 1 au temps de l'Église numéro 2, ou de l'Église numéro 3. En tout cas, je reconnais que ce que j'essaie de dire aujourd'hui, de formuler, – au moment où je l'ai vécu je ne l'aurais pas fait. Je n'aurais pas pu le faire. Je n'ai pas tellement compris des événements, des actions auxquelles j'étais mêlé et parfois activement.

III – MARROU TEL QU'IL EST ET TEL QUE SON INFLUENCE PEUT DEMEURER.

Il faut revenir à Marrou quand même. Car en reconnaissant qu'il n'y a pas que Marrou qui m'ait aidé à me débrouiller dans ce monde compliqué (il y en eu d'autres. Je ne vais pas les nommer, c'est sans intérêt.) Il n'aurait certainement pas apprécié d'être le disciple qui adhère les yeux fermés, mais tel qu'il était. La première chose dont je garde le souvenir et que j'ai admirée, c'est de rencontrer un chrétien laïc à cent pour cent, vivant en plein vent, reconnu, ou connu comme chrétien par tout un entourage, mais sans qu'il y ait de sa part aucune confusion entre son être de baptisé et l'activité

professionnelle qu'il avait choisie : la recherche intellectuelle qu'il avait choisie de poursuivre. Quand on en a rencontré quelqu'un comme ça, on en garde le souvenir. Je mets en relation, mais peut-être que mon admiration pour Marrou fait que je suis injuste pour un professeur que j'ai eu au lycée – un lycée parisien en 1940, octobre 1940 (vous l'avez compris, j'avais 13 ans) : j'arrive au lycée, venant de l'enseignement catholique, et ce professeur de français, latin et grec nous demande quelque chose (je ne me rappelle plus la formulation de la rédaction qu'il nous demandait de lui remettre) – ça correspondait à peu près à ce qu'on raconte sur l'identité française – je fais un petit topo sur l'identité française telle que je la voyais en 1940 ; j'ai eu une très bonne note : et je me suis demandé si le professeur en question, qui récompensait certainement la qualité de ma rédaction, n'était pas bien content qu'un jeune raconte dans son lycée, dans sa classe, ce que je racontais qui parlait de Jeanne d'Arc et continuait par Henri IV. Rien de mal là-dedans. Mais il reste que ce professeur – ce n'était pas Van Effenterre, mais il assurait le remplacement de Van Effenterre, pour les gens qui l'ont connu, les premières semaines de la guerre, car Van Effenterre avait été blessé et il devait apprendre à servir et à dépasser sa blessure. Je me suis demandé si ce n'était pas un chrétien de l'église bien ancienne. Ce n'était pas un chrétien de plein vent.

Alors, au contraire, Marrou était de *plein vent*, il était *plein vent* de mille manières – vous l'avez évoqué tout à l'heure et vous avez raison, à propos de votre site internet – un historien de premier rang (je vais y revenir), un musicologue, – les autres professeurs d'histoire à la Sorbonne, cette année-là, à ma connaissance, il n'y en

avait pas d'autre. Il y en avait un chrétien protestant, c'était Seston, mais il n'avait pas le rayonnement de Marrou. Il n'était pas de plein vent. Marrou syndicaliste, Marrou catho... tout ce que vous avez évoqué.

1. Et j'ai dit : « Ce catho, connu comme catho, connu pour toute une série d'engagements qui n'étaient pas spécifiquement cathos, et respecté dans l'indépendance avec laquelle il poursuivait son sillon ». Et c'est très remarquable, cela. Je le trouve remarquable, voilà.

2. Alors là, souvenir de ce professeur qui m'a marqué ; deuxième souvenir : comme beaucoup de petits Français, à une époque (enfin, ne faisons pas chevaucher les moments) : qu'est-ce que c'était que l'Antiquité : le Parthénon, bien sûr, Socrate, bien sûr, quelques autres, et puis cette très grande réalisation de l'Empire méditerranéen romain, une civilisation dont nous nous savions les successeurs, qui était une très grande chose. Alors, il y avait cette désolation que cette belle réalisation qui était l'Empire, qui finalement admettait le christianisme, — c'est formidable, Constantin, bon — après ça, on partait pour des années qui étaient des années un peu de pénombre, pour ne pas dire de nuit, ce monde du Moyen âge (pardon, Pierre Riché). C'est avant les travaux que les historiens ont poursuivi après. Il y avait cela ; ça flottait.

Et voilà ce que Marrou nous faisait découvrir. D'abord il protestait : l'Antiquité ne s'arrêtait pas avec Constantin, l'Antiquité tardive avait sa grandeur, il y avait Byzance, un millénaire qui n'était pas négligeable. Et puis, à l'intérieur de ce grand brassage de peuples qui nous

parle beaucoup maintenant, à travers l'Europe, autour de la Méditerranée, voilà que le christianisme jouait un rôle, apportait un sens, une lumière, et coopérait pour faire autre chose, mais *autre chose qui avait sa grandeur*. J'avoue que ça, je me souviens d'avoir raconté à mes petits camarades de l'amphi d'histoire ancienne, en évoquant les cours de Marrou, que les chrétiens de l'époque, ils avaient rudement de la chance, ah ! c'était une Église extraordinaire qu'ils avaient fait vivre ; il s'agit de lire par en dessous que peut-être la nôtre était un peu ronronnante, pas là où je vivais, mais enfin ce catholicisme français...

3. Alors, toujours – troisième apport de Marrou, si vous voulez : la place reconnue par Marrou à tout ce qui est l'éducation, à tout ce qui est culturel, comme une tâche tout à fait primordiale, poursuivie avec son intelligence, ses qualités reconnues par tout le monde et vous savez bien qu'il a édité *L'Épître à Diognète* ; il était l'illustration de ce que l'auteur de *L'Épître à Diognète* disait, réclamant *des chrétiens qui soient du monde sans être du monde*.

CONCLUSION

Voilà, alors, écoutez : compte tenu de ce mélange de souvenirs, personnels, scolaires et universitaires, octogénaire que je suis, pensant à ce que j'ai vécu, qui ne me satisfait pas toujours, et moi je ne suis pas toujours satisfait de moi-même, – ça c'est un autre problème – mais j'ai le sentiment que Marrou m'a vacciné – sans le dire d'ailleurs, mais à travers tout ça – m'a vacciné contre le pessimisme, le dolorisme, tout ce qui caractérise une part de notre société aujourd'hui, et peut-être une part de notre Église. Une civilisation, elle ne disparaît pas. Elle se

transforme. Elle peut connaître des *mutations* dans lesquelles des chrétiens ont à jouer un rôle, qui peut être tout à fait déterminant et important, mais prière de ne pas se *lamenter*. Alors, je vais le dire autrement, et dans des termes plus théologiques, théologaux, si vous voulez. C'est quand même une foi dans une Église, Corps du Christ, présent et transformant l'histoire des hommes. Rencontrer un professeur qui vous suggère cela, tantôt par un discours, tantôt par une conversation, et puis par ce qu'il a fait, eh bien, c'est quand même un beau cadeau que j'ai reçu et que nous sommes nombreux à avoir reçu.

Alors, je voudrais terminer en évoquant les tâches présentes. Maintenant que nous sommes à servir cette troisième Église, il me semble qu'il y a des choses sur lesquelles il faut qu'on soit attentif et essayer de réussir ce que les catholiques de l'époque patristique – et saint Augustin en particulier – ont admirablement réussi :

1. Cette Église française, d'un monde rural tout à fait transformé par rapport à ce qu'il a été, avec des banlieues nouvelles autour des grandes métropoles urbaines, avec une population complètement renouvelée – on peut se lamenter en disant : « Oh ! il y a moins de prêtres, que voulez-vous qu'on fasse ? » Il y a moins de prêtres, c'est vrai, on ne peut pas s'organiser comme on pouvait s'organiser il y a cinquante ans, c'est vrai, mais peut-être on *peut inventer ensemble*, et j'ai un peu coopéré, là où je travaillais à des processus d'invention – ce n'est pas mirabolant – on faisait un avenir, je crois que c'est possible. Ça vaut la peine de le dire, et merci de me donner l'occasion de vous le dire.

2. De la même manière, il me semble que nous sommes en train de reprendre, à frais nouveaux, comment traiter une religion populaire. La première Église dont je vous ai parlé avait, elle, une pratique de la religion populaire, mais elle n'était pas assez renouvelée et ça explique que la deuxième période de l'Église (1965-1980) n'en ait pas bénéficié du tout. Je prends, là encore, des souvenirs : je me souviens d'une réunion de prêtres de Paris en 1963-1964, où on parlait du rôle que les prêtres pouvaient jouer autour des familles en deuil : les défunts, les enterrements, et la grande crainte c'était que nous nous laissions enfermer dans notre métier ou dans notre caricature de croque-morts.

3. A l'heure actuelle, la situation est totalement changée : parce qu'effectivement, dans cette société très sécularisée, et où sont apparues des ruptures avec l'expérience chrétienne qui sont considérables, il y a encore quelque chose qui reste, c'est que 60% des Français veulent continuer à être enterrés à l'Église et que quand vous avez des communautés chrétiennes qui se saisissent du problème, il n'y a pas de miracles, il y a des propositions, qui sont très importantes. Autre exemple : alors ça, c'est la symbolique, et notamment la symbolique architecturale, moi je me souviens d'une réunion – c'est dans les années 1970 – avec tous les évêques d'Île-de-France, avec quelques vicaires généraux, quelques vicaires épiscopaux, et ce qui était en question, c'était précisément cette symbolique. C'était à un moment où on n'en voulait pas. Et puis, maintenant, c'est complètement inversé : la cathédrale d'Évry, ce qui a été dit à cette réunion dont je garde le souvenir, la cathédrale d'Évry a fait le contraire. Et cela change la perspective. Et c'est impressionnant.

Alors – dernier souci, mais compte tenu de tout ce que j’ai raconté – ce qu’il était possible de faire pour le monde scolaire et universitaire il y a 50 ans, ne peut pas se faire aujourd’hui. Même si cela puisse me faire mal au cœur, cela n’a aucune espèce d’importance. Ne rêvons pas : on ne peut pas refaire pareil. Cela ne correspondrait pas à la situation. Nous serions victimes d’un mauvais usage de notre mémoire. Mais il faut faire quelque chose. Alors, je fais confiance aux évêques d’aujourd’hui, en fonction, aux prêtres d’aujourd’hui, en responsabilité, aux laïcs d’aujourd’hui qui sont tout à fait dans ce secteur là, pour qu’ils *inventent* autre chose. Mais mon souci, c’est que je crains que ce ne soit pas assez clairement perçu. Voilà. Quand l’occasion m’en est donnée, je le dis. La JEC d’aujourd’hui n’a rien à voir avec la JEC de René Rémond. Et ça me fait mal au cœur. Mais c’est comme ça. Mais qu’est-ce qu’on peut faire ? Qui fasse droit à un travail de l’intelligence dans une société comme elle est, et où la place des chrétiens, une place des chrétiens, fragile sans doute, est possible. Alors je rêve que la fréquentation de Marrou et des *Cahiers Marrou* aident tout un chacun à se dire : « Eh bien, si on pouvait inventer et faire ceci et faire cela ». Je vous remercie.

COMPTES-RENDUS

Roberto ALCISTI, *Monaci, vescovi e scuola nella Gallia Tardoantica*, Rome, 2009, 273 pages : un nouveau livre sur l'école de l'Antiquité tardive.

Pendant longtemps l'histoire de l'école à la fin de l'Antiquité, cette période que l'on appelait « le Bas Empire » et qui, heureusement, grâce à Henri Marrou et d'autres s'appelle maintenant « l'Antiquité tardive », était ignorée. En 1905, M. Roger avait soutenu une thèse sur « *L'Enseignement des lettres classiques d'Ausone à Alcuin* », mais il n'avait pas poursuivi ses recherches et s'était associé à un certain Maquet pour réaliser une grammaire latine bien connue des plus anciens d'entre nous. Il a donc fallu attendre le milieu du siècle dernier pour que, grâce à Henri Marrou, cette histoire soit traitée. Dans son livre devenu classique *Histoire de l'éducation dans l'Antiquité*, notre maître et ami lui consacre deux chapitres et un épilogue.

Qui, alors, aurait pensé que le problème de l'école, de l'Antiquité tardive au haut Moyen âge, puisse être encore posé ? Pourtant notre collègue italien Roberto Alcisti a fait paraître dernièrement cet important ouvrage qui comprend une bibliographie de 23 pages et qui apporte bien du nouveau. Le premier chapitre s'intitule « *Maestri i testi* » et commence par ces mots : « *D'all' Histoire di Marrou a Riché e oltre ...* ». Certes, le livre de Marrou date de 1948 et ma thèse a été publiée en 1962. Depuis, les travaux se sont multipliés. L'auteur étudie d'abord les rapports entre l'école romaine et le christianisme à la fin de l'Empire, fait un retour sur l'Orient avec Basile de Césarée et Grégoire de Nazianze,

montre l'importance des discussions théologiques aux V^e et VI^e siècles en Gaule du Sud, le rôle qu'on joua les moines de Lérins et d'autres – mais il travaille plus en philologue et en patristicien qu'en historien. Il suppose l'existence d'écoles, mais ne parle pas des décisions du concile de Vaison de 529 établissant une école pour les futurs lecteurs, décisions très importantes pour l'éducation religieuse. Il parle des « maîtres de Lérins » (Lérins, pour moi, est surtout une école d'ascèse), de la communauté des moines du Jura plus ascètes que lettrés, etc. Roberto Alcisti nous donne un riche tableau de la culture religieuse de l'époque et des discussions philosophiques et théologiques en cours, il faut l'en remercier. Mais le contenu de son livre ne répond pas exactement à ce que laissait présager son titre.

Pierre RICHE



Les Cahiers de Carrefour Ventadour.

Carrefour Ventadour est une association fondée en 1986, ayant son siège à 19300 Moustiers-Ventadour. Elle a pour objet de susciter autour et à partir du haut lieu de Ventadour « toutes les manifestations susceptibles de faire connaître, sauvegarder et illustrer le patrimoine historique, culturel et poétique dont il est porteur », celui des Troubadours.

Ce patrimoine est immense, c'est « un des moments les plus considérables de la poésie mondiale » : en trois générations, du début du XII^e siècle au milieu du XIII^e, se

révèlent dans le midi de la France près de 500 poètes dont 122 figurent dans l'anthologie fondamentale (en espagnol castillan) de Martin de Riquer, « et une bonne trentaine s'égalent au sommet du patrimoine de l'humanité. »

Ventadour (ou Ventadorn), l'une des quatre vicomtés du comté de Poitiers, semble avoir été le berceau de l'art des troubadours, peut-être grâce au vicomte Eblès II (1096 ?-1147) qui aurait été lui-même troubadour. C'est dans les communs de son *castrum* que naquit Bernart de Ventadorn (1147 ?-1170 ?), celui qu'Henri Davenson (il ne fut pas le seul !) tenait pour « le plus grand, le plus émouvant de tous ces poètes d'amour que furent les troubadours ». Bernart s'éprit de la vicomtesse du lieu et la célébra dans ses *cançons*, avant d'être condamné à s'exiler, et de célébrer ailleurs d'autres amours. Les vestiges grandioses du *castrum* de Ventadour sont visités avec piété, photographiés (voir *Le Chemin de Ventadour*, 2010, où les photographies de Jean-Christophe Mathias accompagnent un texte de Luc de Goustine « Une philosophie des ruines »).

À en croire Luc de Goustine, initiateur et président de *Carrefour Ventadour*, la lecture des *Troubadours* d'Henri Davenson ne fut pas étrangère au projet de faire rayonner plus largement en France cette grande poésie médiévale de langue d'oc. L'association envisage d'ailleurs de publier un volume où seraient rassemblés les articles et autres écrits d'Henri Marrou (Davenson) sur les troubadours et l'amour courtois. Luc de Goustine, lui-même compétent dans de nombreux domaines (édition, traduction, écriture, journalisme culturel), s'est assuré le concours des meilleurs spécialistes français et étrangers de la langue d'oc et des troubadours, sans perdre de vue son dessein

de rendre accessible à un public d'amateurs intéressés ce domaine si riche – et si négligé en France – de notre culture.

Parmi les entreprises menées à bien par *Carrefour Ventadour*, retenons ici surtout, outre l'organisation de *trobadas* (sortes de colloques) dans les différents hauts lieux de la féodalité médiévale qui virent naître des troubadours, la publication des *Cahiers de Carrefour Ventadour*, « ayant pour but de conserver et rendre accessibles les travaux de ses membres et de ses invités ainsi que tout ouvrage ou document susceptible d'enrichir » la connaissance de ce vaste patrimoine.

Lancés en 1998 sous forme de fascicules, ces *Cahiers* paraissent depuis 2006, avec le concours de l'État (ministère de la culture et de la communication, DRAC Limousin) en beaux volumes annuels de 100 à et 200 pages (voire plus), imprimés sur papier bouffant, format 17/24. Chaque cahier comporte un appareil de notes et une bibliographie qui en attestent la qualité scientifique. Le titre de chacun en définit le centre d'intérêt. Ainsi le *Cahier 2008* est centré principalement sur Ventadour, le *Cahier 2009* sur le troubadour Bertran de Born qui fut seigneur de Hautefort, le *Cahier 1010* sur Gaucelm Faidit, le « troubadour-voyageur » originaire d'Uzerche. Le *Cahier 2011* sera centré sur Jaufré Rudel, suite à la *trobada* qui se tiendra à Blaye en son honneur. Sont déjà prévus pour 2012 Arnaud Daniel – que cite Dante – avec *trobada* à Ribérac, puis Guillaume de Poitiers... Le pari tenu et, selon nous, gagné par *Carrefour Ventadour*, est d'associer la plus sérieuse érudition à l'ouverture sur le public cultivé des non-spécialistes. Réunis, les *Cahiers* constituent d'abord une anthologie des plus beaux poèmes chantés

des différents troubadours, chacune des strophes en langue d'oc étant accompagnée de sa traduction française : or il n'existe pas de meilleure façon que celle-là de transmettre une poésie écrite dans une langue étrangère, – et l'on découvre, au demeurant, que la langue d'oc des troubadours ne sonne pas à nos oreilles comme une langue réellement étrangère ! Un lexique des termes courants du *trobar* figure dans les *Cahiers 2009* et *2010*, on souhaiterait qu'il soit moins bref... D'autre part, maints articles d'érudits se révèlent parfaitement lisibles : ainsi (*Cahier 2008*) les « bonnes pages », en traduction française, consacrées à Bernart de Ventadorn dans la grande anthologie critique des troubadours en trois volumes de Martin Riquer : ouvrage encore inégalé mais inaccessible à qui ne lit pas l'espagnol (1975, réédité en 1989 et 1992). Ou encore (*Cahier 2009*) l'article de William Padern (professeur à la Northwestern Université, USA) « Imaginer Bertran de Born.. ». De l'ensemble des commentaires, si particuliers soient-ils, on saisit bientôt que la création de chaque troubadour, bien qu'obéissant à des prescriptions de genre et de forme très rigoureuses, est aussi originale et personnelle que le sont sa vie et son caractère (voir par exemple « Gaucelm Faidit ou l'art de jongler avec les rimes et les mots » de Dominique Billy professeur à l'Université de Toulouse-Le Mirail, dans le *Cahier 2010*).

On saisit aussi la circulation intense de ces œuvres entre troubadours (les tournois poétiques ou *partimens*) et entre les multiples cours féodales ; elles donnaient lieu à de véritables débats (les *razos*) dont beaucoup ont été conservés ; la diffusion des poèmes par les jongleurs s'accompagnait de récits des vies de leurs auteurs,

biographies ou légendes bientôt manuscrites (les *vidas*), tout comme le furent des recueils de leurs poèmes dont un bon nombre y sont accompagnés de leur mélodie.

La musique des troubadours n'est pas négligée dans les *Cahiers*, elle figure en bonne place dans les bibliographies ; à propos de Gaucelm Faidit dont 14 mélodies ont été conservées, deux articles hautement techniques sont consacrés aux rapports entre la prosodie et la musique : on envie les participants des *trobadas* qui les ont sans doute mieux compris, ayant bénéficié de concerts occitans ou médiévaux avec accompagnement d'instruments d'époque reconstitués. Enfin l'actualité des poèmes des troubadours se révèle organiquement liée à leur inspiration et nous livre une documentation exceptionnelle sur la société féodale, sa haute culture sous le signe de la *fin'amor* (l'amour courtois) si bien représentée par Bernart de Ventadorn, mais aussi ses querelles de succession ou de suzeraineté dégénérant en guerres multiples (voir Bertran de Born, poète des armes et de la guerre), ses engagements dans les croisades, ses liens avec le catharisme (voir Gaucelm Faidit le voyageur, « l'exilé ») : tous ces aspects sont finement traités dans les *Cahiers* où l'on voit même apparaître le trio de beautés historiques que furent « les trois Turenne », et entre elles la plus célèbre que fut Maria de Ventadorn (1190-1219)¹.

Françoise FLAMANT

¹ Renseignements, adhésions, commandes de *Cahiers*, autres publications et CD : Carrefour Ventadour – 19300 Moustier-Ventadour – Courriel : carrefour@ventadour.net

SOCIETE DES AMIS D'HENRI IRENEE MARROU
(DAVENSON)

Comité d'honneur

Jean DELUMEAU, Noël DUVAL, Jacques FONTAINE, Nancy GAUTHIER, Marguerite HARL, Yves-Marie HILAIRE, Vincent LALOY, Paule Jean MARROU, Catherine MARROU - SAINVAL-NOËL, Jean-Marie MAYEUR, Luce PIETRI, Josette-René RÉMOND, Pierre RICHIÉ, Marie-Josèphe RONDEAU, Cosimo SEMERARO, Georges-Henri SOUTOU, André VAUCHEZ, Marc VÉNARD, Geneviève VIDAL-NAQUET, Michel WINOCK.

Conseil d'administration

Philippe BLAUDEAU, Claude DAGENS, Janine DESMULLIEZ, Claire FEUVRIER-PREVOTAT, Sabine FLAMANT, Françoise MARROU-FLAMANT, Nicole MOINE, Benoît PELLISTRANDI, Jacques PREVOTAT (président), Jean-Marie SALAMITO.

Adhérents 2010 - 2011

Abbaye de Fleury, Abbaye de la pierre qui vire, Abbaye de Lérins, Abbaye Saint Michel de Frigolet, Alexandre Monique, Amis des Sources chrétiennes, Antoine Gérard, Armogathe Jean-Robert, *Arthur Lourié Gesellschaft*, Barran Michel, Baslez Marie-Françoise, Bastaire Jean, de Baynast Agnès, Beaujard Brigitte, Bédarida Renée, Berger Béatrice, Bessède Robert, Bethouart Bruno, Biarne

Jacques, Bibliothèque de Louvain, Billot Claude-Charles, Blaudeau Philippe, Boniface Xavier, Bonneau Cyrielle, Bonnet Charles, Boulez Marie-Claire, Bourdin-Borotra Janine, Brand Christine, Bretz-Malher Denise, Brisson Marcel, Brot Noémie, Brunel-Lebrichon Geneviève, Cabanac Stéphane, Canevet Mariette, Cavallaro Cécile, de Cevins Marie-Madeleine, Chalvidan Pierre-Henri, Chapon François, Chavarot Jean-Louis, Chavoix André, de Cointet Antoine, Coloni Michel, Comte Bernard, Coq Guy, Cordonnier Guy, Courtès Huguette, Cozic Michel, Crépin André, Dagens Claude, Decaux Emmanuel, Delbreil Jean-Claude, Delettra-Carréras Nuria, Delmulle Jérémie, Delumeau Jean, Demarolle Jeanne, Derycke Hugues, Desmulliez Janine, Desouche Marie-Thérèse, Dupront Monique, Durand Jean-Dominique, Duval Noël, Figoureux Loïc, Flamant Françoise, Flamant Jacques, Flamant Sabine, Flamant Véronique, Flavigny Bernard et Johanne, Fontaine Jacques, Gaucher Guy, Gauthier Nancy, Gauthier Philippe, Gosserez Laurence, de Goustine Luc, Greffe Marie-Odile, Guillaumin Marie-Louise, Guillet Henri et Marie-Madeleine, Fabien Guilloux, Guinot Jean-Noël, Guivarch Claire, Guyon Jean, Harl Marguerite, Hilaire Yves-Marie, Hollard Virginie, Horeau Nicole, Humbert Pascale, Huot Gisèle, Iwamura Kiyota, Jacquemont Patrick, Jacquin Françoise, Jaillette Pierre, Jay Pierre, Joassard Bernard, Jolivet Jean, Kammerer Jean, Kappler Claire, Labrousse Mireille, Lacroix Benoît, Laffay Augustin, Laloy Vincent, Lambert Marie-Françoise, Lamoulié Elisabeth, Laspougeas Jean, Lathière Annie, Le Boulluec Alain, Lecuir Jean, Legall Yves, Lepelley Claude, Levillain Philippe, Lossky Nicolas, Maes Bruno, Margolin Jean-Claude, Marrou Florent,

Marrou Louis, Marrou Paule, Martin Annick, Mathieu Simone, Mayeur Jean-Marie, Mercier Janine, Mériaux Charles, Milhau Marc, Minnerath Roland, Miroux Georges, Moine Nicole, Monfrin Françoise, Monjou Patrick, Montabrut Maurice, Moreau Dominic, Morillon Nicole, Nobécourt Jacques, d' Ormesson Jean, Paravy Pierrette, Pascal-Mousselard Olivier, Pelletier Denis, Pellistrandi Benoît, Pellistrandi Christine, Périé Jean-Marie, Perrin Christophe, Perrin Michel-Yves, Petitmengin Pierre, Pietri Luce, Pillement Sabine, Pinard Joseph, Pittaco Nicole, Poirier Michel, Prévotat Claire, Prévotat Jacques, Régéat Philippe, René-Rémond Josette, Reydellet Marc, Richard François, Richaud François, Riché Pierre, Rioux Jean-Pierre, Roland Jacques et Annie, Rondeau Marie-Josèphe, Rouche Michel, Roure David, Sainval-Noël Catherine, Sainval-Noël Laurent, Salamito Jean-Marie, Savon Hervé, Semeraro Cosimo, Soutou Georges-Henri, Spanneut Michel, Stern Jean, Stieltjes Camille, Stieltjes Eric, Stieltjes Mélanie, Stieltjes Natalie, Stieltjes Romain, Stieltjes Timothée, Thélamon Françoise, Tholozan Barbara, Tholozan Léa, Tholozan Nicolas, Ticchi Jean-Marc, Tison Hubert, de Varine Béatrice, Vauchez André, Vénard Marc, Vidal Jocelyne, Vidal-Naquet Geneviève, Vigne Daniel, Vincent Catherine, Vulliez Charles, Waché Brigitte, Winock Michel, Zemmour Arnaud, Zemmour Aurélie, Zemmour David, Zemmour Philippe, Zemmour Sophie, Zemmour Valérie.

Vie de l'Association

Un premier « Cahier Marrou spécial » est en fabrication, vous le recevrez dans le courant du prochain semestre. Il est consacré aux apports de la « Journée Henri Irénée Marrou » qui s'est déroulée au Centre d'Études du Saulchoir le 20 mars 2010 : communications de Philippe Blaudeau, Patrick Jacquemont, Jean Lecuir, Françoise Flamant, Jacques Prévotat, Pierre Riché, Marie-Josèphe Rondeau, Jean-Marie Salamito.

Divers projets prendront forme durant l'année 2012 :

- une émission sur Henri Irénée Marrou dans l'émission d'Emmanuel Laurentin « Fabrique de l'histoire ».
- une conférence à la Faculté catholique de Paris, sur proposition du fr. Cassingena (titulaire de la chaire Daniélou), portant sur le tome I de la *Nouvelle Histoire de l'Église* (signé Daniélou et Marrou).
- une émission sur Henri Marrou à Canal-Académie (proposée par Mgr Dagens et très bien reçue par Mme Hélène Renard, ancienne étudiante de Marrou).
- une nouvelle journée en collaboration avec le Centre d'Études du Saulchoir.
- un écrit inédit d'H.I. Marrou, « Traité d'esthétique franciscaine » sera publié dans le N°1 (2012) d'*Études franciscaines*, numéro qui sera entièrement consacré à Henri Marrou. Sa rédaction a été confiée au fr. Fabien Guilloux.

- l'Association « Carrefour Ventadour » prépare un volume qui rassemblera les articles et comptes rendus d'H.I. Marrou consacrés aux troubadours et à l'amour courtois.

Consultez notre site <henrimarrou.org>, conseillez-le autour de vous, aidez-nous à le faire vivre en nous communiquant les éléments nouveaux que vous souhaitez y voir figurer (onglet « contact »).

La « Collection Marrou » de documents rassemblés par sa famille sera déposée au 45 rue d'Ulm. Ce transfert s'effectuera progressivement, à mesure que les documents auront été photocopiés. Il importe en effet qu'ils demeurent accessibles pendant la durée de leur traitement par les archivistes.

Des réductions sur certains livres

Les Éditions du Cerf consentent une réduction de 33 % à notre Société sur les trois ouvrages suivants :

- Pierre RICHE, *Henri Irénée Marrou historien engagé* (2003).
- Henri Irénée MARROU, *Théologie de l'histoire* (2^e édition 2006).
- Henri Irénée MARROU, *Carnets posthumes* (2006).

Vous pouvez bénéficier de cette réduction en commandant le ou les ouvrages qui vous intéressent auprès de la trésorière de l'Association ; elle vous en demandera le remboursement après la bonne réception des livres commandés.


Prochain rendez-vous : L'Assemblée Générale de l'année 2011 se tiendra (portes ouvertes) le vendredi 14 octobre à 17 h. à l'École Normale Supérieure, salle des Actes, 45 rue d'Ulm 75005 Paris. Elle sera suivie d'une conférence publique du professeur Jean-Marie Salamito, « Marrou, historien de la culture et de l'éducation. »

Plusieurs de nos adhérents les plus fidèles ont oublié de renouveler leur adhésion en 2011 faute d'un rappel (nous n'en avons pas envoyé cette année).

Qu'ils ne tardent pas à la renouveler pour 2012 !

BULLETIN D'ADHÉSION

(ou de renouvellement)

 à découper

Je soussigné(e),

NOM :	Prénom :
Adresse postale :	
Adresse électronique :	
Téléphone :	

déclare adhérer à la **Société des amis d'Henri Irénée Marrou (Davenson)** pour l'année 2012 en tant que :

- Étudiant (10 €)
- Adhérent (25 €)
- Bienfaiteur (au-delà de 25 €)

Date :

Signature :

Merci d'établir votre chèque à l'ordre de la **Société des amis d'Henri Irénée Marrou (Davenson)** et de l'adresser avec le bulletin d'adhésion à la trésorière : **Sabine Flamant, 62 rue Rémy Dumoncel – 75014 Paris**

L'Association accepte l'adhésion des personnes morales.

Peuvent être dispensées du versement de la cotisation les personnes qui en font la demande écrite au Président Jacques Prévotat (simple formalité). Cette demande est à joindre au bulletin d'adhésion expédié à la Trésorière.

